

Vivre à la campagne au XIX^e siècle

Émile GUILLAUMIN

La vie d'un simple

Anthologie

D'après l'édition de 1943 parue chez Stock et reproduite par *Le livre de Poche* (3419).

IDENTIFICATION DU TÉMOIN ET DE SON TÉMOIGNAGE

Étienne Bertin
et Émile Guillaumin

La vie d'un simple est la biographie d'Étienne Bertin, un cultivateur né en octobre 1823 près de Bourbon-l'Archambault, bourgade de l'Allier, située à une vingtaine de kilomètres de Moulins, à quelque trois cents kilomètres au sud-est de Paris.

L'auteur du récit est Émile Guillaumin, voisin du narrateur, qu'il eut l'occasion de fréquenter longuement dans les dernières années du XIXe siècle. L'œuvre fut publiée pour la première fois en 1904 et rééditée depuis à de nombreuses reprises.

«... Le père Tiennon est mon voisin : c'est un bon vieux tout courbé par l'âge qui ne saurait marcher sans son gros bâton de noisetier. Il a un collier de barbe claire, très blanche, les yeux un peu rouges, une verrue au bord du nez ; la peau de son visage est blanche aussi comme sa barbe, d'un blanc graveleux, dartreux. Il porte toujours – sauf pendant les mois d'été – une grosse blouse de cotonnade serrée à la taille par une ceinture de cuir, un gros pantalon d'étoffe bleue, une casquette de laine dont il rabat les bords sur ses oreilles, un foulard de coton mal noué, et des sabots de hêtre cerclés d'un lien de tôle.

Je rencontre souvent le père Tiennon dans le chemin de terre qui relie à la route nationale la ferme où il vit et celle où j'habite, et, à chaque fois, nous causons. Les vieillards aiment bien qu'on leur prête attention [...] Or, pour peu que j'aie des loisirs, je suis pour le père Tiennon un auditeur complaisant. Ayant vécu longtemps, il se souvient de beaucoup de choses qu'il évoque de façon pittoresque, risquant des opinions personnelles, parfois fort justes et souvent peu banales. Ainsi m'a-t-il conté sa vie par tranches ; elle n'offre rien de bien saillant : c'est une pauvre vie monotone de paysan, semblable à beaucoup d'autres. Le père Tiennon a eu ses heures de joies ; il a eu ses jours de peine ; il a travaillé beaucoup ; il a souffert des éléments et des hommes, et aussi de l'intraitable fatalité ; il lui est arrivé d'être égoïste et de ne valoir pas cher ; il lui est arrivé d'être humain et bon – ainsi qu'à vous, lecteurs, et qu'à moi-même...

Je me suis dit : « On connaît si peu les paysans ; si je réunissais pour en faire un livre les récits du père Tiennon ... » Un beau jour, je lui ai fait part de mon idée. Il m'a répondu avec un sourire étonné :

« À quoi ça t'avancera-t-il, mon pauvre garçon ?

– Mais à montrer aux messieurs de Moulins, de Paris et d'ailleurs ce qu'est au juste une vie de métayer – ils ne le savent pas, allez ! – puis à leur prouver que les paysans sont moins bêtes qu'ils le croient : car il y a dans votre façon de raconter une dose de cette « philosophie » dont ils font grand cas.

– Fais-le donc si ça t'amuse... Mais tu ne vas pas rapporter les choses comme je les dis ; je parle trop mal... Les messieurs de Paris ne comprendraient pas...

– C'est juste ; je vais tâcher d'écrire de façon qu'ils comprennent sans effort ; mais en respectant votre pensée de telle sorte que le récit soit bien de vous quand même [...]

Le pauvre vieux est venu me trouver souvent, par acquit de conscience, pour me rapporter des choses qu'il avait oubliées, ou bien d'autres qu'il

s'était juré de ne jamais dévoiler.

« Puisque je raconte ma vie par ton intermédiaire, je dois tout dire, vois-tu, le bon et le mauvais. C'est une confession générale. »

Il a donc eu à cœur de me satisfaire. Et j'ai tenté d'en faire autant pour lui ; peut-être ai-je mis quand même de-ci, de-là plus de moi qu'il n'eût fallu... Cependant j'ai lu au père Tiennon les chapitres un à un, procédant à mesure aux retouches qu'il m'indiquait, réparant les petits accroc à la vérité, changeant le sens des pensées que je n'avais pas bien saisies de prime abord.

Quand tout a été terminé, je lui ai fait de l'ensemble une nouvelle lecture ; il a trouvé bien conforme à la vérité cette histoire de sa vie »...

É. GUILLAUMIN, *La vie d'un simple*, avant-propos.

Émile Guillaumin (1873-1951) est né et mort à Ygrande, près de Bourbon, où il passa toute sa vie. Il était lui-même un vrai cultivateur. Son bagage scolaire était celui de l'école primaire de son village. Il acquit cependant, en autodidacte, une maîtrise remarquable de l'écriture et fut reconnu rapidement comme un écrivain de talent. Il publia de nombreuses oeuvres : romans, essais, correspondances, pensées, etc. Il n'en demeura pas moins fidèle à sa condition paysanne et joua un rôle de pionnier dans la création des premiers syndicats agricoles de son pays natal.

«... Vous souvient-il, mon cher ami, de votre ironique adieu, quand je partis, voici deux années, faire à Guillaumin ma première visite ? « Allez, me dites-vous, surprenez-le, l'écrivain-paysan ; vous me décrierez, au retour, son intérieur bourgeois, ses manières bourgeoises ; l'écrivain-paysan, quelle plaisanterie ! Allez, je vous souhaite beau temps et bonne chasse ! » Qui de nous deux fut déçu ? Vous seul.

Je le vis, ce Guillaumin, dans ce village d'Ygrande dont il est le fidèle enfant. Je le trouvai dans l'humble maison qu'il habite. Mes doutes me quittèrent, je lui avouai nos méfiances ; il sourit. « Vous n'êtes pas le seul, fit-il ; l'été dernier, une automobile s'est arrêtée là, au coin de la route et du chemin. J'amassais du fumier devant l'étable et j'entendis une voix : « M. Guillaumin ? – C'est moi. – M. Émile Guillaumin, l'auteur de la Vie d'un simple ? – C'est moi. » Et l'automobiliste, alors : « Par exemple, je n'aurais jamais cru ça ! »...

D. HALÉVY, *Visite aux paysans du Centre*, Lettres du Bourbonnais (« Pages libres », 31 août 1907).

La vie d'un simple est, avant la lettre, un témoignage oral fixé par l'écrit et le résultat d'une enquête de type ethnographique. C'est une œuvre absolument irremplaçable sur la condition paysanne de la deuxième moitié du XIX^e siècle aux confins sud de nos régions d'Entre-Loire-et-Rhin. Sa valeur est considérable en raison de l'authenticité du témoin, Étienne Bertin, et de la qualité d'écoute et de complicité intellectuelle de l'enquêteur-écrivain, Émile Guillaumin.

Quelques jalons de la vie d'Étienne Bertin d'après le texte d'Émile Guillaumin

1823 «... Je m'appelle Étienne Bertin, mais on m'a toujours nommé « Tiennon ». C'est dans une ferme de la communes d'Agonges, tout près de Bourbon-l'Archambault, que j'ai vu le jour au mois d'octobre 1823. Mon père était métayer dans cette ferme en communauté avec son frère aîné, mon oncle Antoine, dit « Toinot ». Mon père se nommait Gilbert, dont on faisait « Béro », car c'était la coutume, en ce temps-là, de déformer tous les noms.

Mon père et son frère ne s'entendaient pas très bien. Mon oncle Toinot avait été soldat sous Napoléon [...] Son séjour à l'armée, le déportant du travail, lui avait donné du goût pour la flânerie et pour la dépense. Avec sa rasade d'eau-de-vie au réveil, sa pipe de terre toujours allumée, ses frais d'auberge, il était de force à utiliser pour son seul agrément tous les bénéfices de l'exploitation ...» [chapitre 1].

1832 «... Décidé à la rupture, mon père prit en métayage, à Meillers, sur la lisière de la forêt de Gros-Bois, un domaine appelé le Garibier, géré par un fermier de Bourbon, M. Fauconnet ...» [chapitre 1].

1842 «... À dix-neuf ans il me fallut quitter cette ferme du Garibier où s'était écoulée ma jeunesse.

M. Fauconnet, à la suite d'une scène violente avec mes parents, leur donna congé [...]

Après bien des démarches, mon père finit par trouver un autre « endroit » comme on dit. C'était à Saint-Menoux, en direction de Bourbon. Cette ferme, dénommée « La Bilette », venait d'être achetée par un pharmacien de Moulins, un certain M. Boutry. Et celui-ci, ayant cédé son fonds, vint s'installer presque en même temps que nous dans la maison de maître – une grande bâtisse carrée à un étage dans un jardin spacieux, qu'un mur séparait de notre cour ...» [chapitre 12].

1845-1846 «... On fit la noce à la Saint-Martin de 1845, deux mois avant mes vingt-trois ans.

Ma femme demeura chez ses parents et je continuai mon service à Fontbonnet où j'étais engagé pour une seconde année [...]

Toutefois, cette situation ne pouvait durer longtemps. Dans le courant de l'année, j'appris qu'une locature était vacante à Bourbon, tout près de la ville, en bordure d'un vaste communal granitique, pierreux et dénudé qu'on appelait Les Graux [...] Je visitai cette locature qui me parut assez nous convenir et la louai pour trois ans. Nous nous y installâmes pour la Saint-Martin suivante, juste un an après notre mariage ...» [chapitres 17-18].

1848-1849 «... Après un séjour de six années, mes parents avaient été obligés de quitter La Bilette, les relations étant devenues impossibles avec M. et M^{me} Boutry. Ils s'en étaient allés à l'autre extrémité de la commune de Saint-Menoux, du côté de Montilly.

Mon père ne vécut pas longtemps dans cette nouvelle ferme. Au mois de janvier 1849, deux mois après l'installation, l'un de mes neveux vint me prévenir qu'il était gravement malade [...]

« Mon pauvre garçon, je suis perdu, me dit-il. C'est égal, je suis bien content de t'avoir revu avant de mourir » [...]

Ma mère [...] loua à l'entrée du bourg de Saint-Menoux, sur la route d'Autry, une pauvre bicoque et fut vivre selon la loi commune des femmes seules et sans ressources, glanant et gagnant quelque argent à laver les lessives, à toutes corvées désagréables et pénibles ...» [chapitre 20].

1853 «... Certain jour de foire de Bourbon, pour le carnaval de 1853, mon beau-père m'ayant tiré à part sur la place de la Mairie, où je causais avec d'autres, me proposa d'entrer comme métayer dans un domaine de Franche, sa commune d'origine. Il connaissait particulièrement le régisseur, un ami d'enfance.

J'y songeais un peu, à prendre un domaine [...] J'aurais pourtant préféré attendre encore quelques années, mais, après réflexion, il me parut plus sage de ne pas manquer cette occasion.

Le dimanche suivant, nous fûmes donc, le père Giraud et moi, visiter cette ferme située entre Bourbon et Franchesse, à deux cents mètres du chemin qui reliait les deux communes. « La Creuserie » dépendait de la propriété de M. Gorlier, dit « de la Buffère », du nom d'un petit château voisin qu'il habitait pendant l'été. La propriété comprenait cinq autres fermes : Balutière, Praulière, le Plat-Mizot, la Jarry d'en haut et la Jarry d'en bas, – une locature qui s'appelait les Fouinats, et la maison du régisseur [M^r Parent] à proximité du château ...» [chapitre 24].

1878 «... Je n'aurais jamais cru que le maigre et remuant Lavallée cachât sous des dehors affables une telle dose de perfidie. Roubaud, plus tard, me rapporta de lui cette phrase : « Les métayers sont comme les domestiques : avec le temps ils prennent trop de hardiesse ; il est nécessaire de les changer de loin en loin. »

Je fus alors comme brisé par une grande lassitude physique et morale [...] Ah ! le coup était rude ! J'avais passé dans cette ferme de « La Creuserie » vingt-cinq années de ma vie, les meilleures années de ma pleine maturité, et l'opinion m'identifiait à elle. Pour tous les voisins, pour tous ceux qui me connaissaient bien, n'étais-je pas « Tiennon, de « La Creuserie » et pour les autres « le père Bertin de « La Creuserie ». À tous, par effet de l'accoutumance, mon nom semblait inséparable de celui du domaine [...] Je traitai avec un propriétaire de Saint-Aubin, M. Noris, pour son domaine de Clermoux qui avait soixante-dix hectares ...» [chapitres 43-45].

1884 «... M. Noris étant mort, ses filles s'empressèrent d'affermier les deux domaines à un fermier général en vogue qui nous donna congé. Cela me fut assez indifférent, car j'avais depuis longtemps déjà l'intention [...] de me retirer, avec Victoire, dans quelque locature [...]

Je pus louer au Chat-Huant – ou « Chavant » de Saint-Aubin, un petit bien à trois vaches, de même importance à peu près que celui où j'avais débuté sur les Graux de Bourbon ...» [chapitre 50].

1890 «... Quand expira, en 1890, mon bail de six années, j'hésitai beaucoup à le renouveler, en raison de mes soixante-sept ans dont je sentais le poids. Victoire, bien qu'un peu plus jeune, était plus caduque encore [...] Je me décidai néanmoins à un nouvel engagement d'égale durée [...] Ma pauvre femme fut emportée brusquement l'été d'après ...» [chapitre 54].

1900 «... Je rencontre souvent le père Tiennon dans le chemin de terre qui relie à la route nationale la ferme où il vit et celle où j'habite [à Ygrande], et, à chaque fois, nous causons. Les vieillards aiment bien qu'on leur prête attention ...» [avant-propos].

LES CONDITIONS MATÉRIELLES DE VIE

LES POPULATIONS

La maladie et ses séquelles

Vers 1840 «... *Ma petite sœur Marinette [...] touchait à ses dix ans : mais la pauvre gamine était innocente. On mettait cela sur le compte d'une mauvaise fièvre qu'elle avait eue toute jeune, – à la suite de quoi elle s'était élevée chétive et malingre, gênée dans son développement au physique aussi bien qu'au moral. Elle zézayait, difficile à comprendre. Et nulle idée ne se faisait jour en son cerveau – même elle avait de la peine à saisir les moindres choses. Elle ne répondait que par monosyllabes, ne tenant guère de conversation qu'avec Médor et les chats avec lesquels elle se plaisait à jouer. Les reproches la laissaient indifférente ; les événements les plus graves ne l'émouvaient point ; mais elle riait parfois sans motif, longuement. Sa compréhension devait rester toujours celle d'un enfant en bas âge ...*» [chapitre 8].

Vers 1870 «... *Ce fut d'abord un froid précoce qui s'affirma de plus en plus rude. Puis une épidémie de petite vérole survint qui fit bien des victimes. Chez nos voisins de Praulière, le mal sévit si violemment qu'il causa, aux environs de Noël, la mort de Louise, la fiancée de notre Jean ; sa jeune sœur, défigurée, pleura amèrement sa beauté perdue, regrettant de n'être pas morte aussi ...*» [chapitre 37].

Exode rural et éclatement des familles

Vers 1850 «... *Une visite inattendue fut celle de Gaussin et de sa femme, revenus faire un tour au pays après dix ans d'absence. Ils se présentèrent chez nous, avec leur petit garçon, un soir, à l'improviste [...] J'eus de la peine à reconnaître la Catherine dans cette dame à chapeau qui parlait si bien ; et son mari, avec sa figure rasée de larbin, ses beaux habits de drap, ne rappelait guère le Gaussin d'autrefois. Leur petit Georges était poli, vif, sociable, gentil comme tout ; il n'eût demandé qu'à jouer aussitôt avec notre Jean, notre Charles et notre Clémentine ; mais eux, trop peu habitués à voir des étrangers, demeurèrent à l'écart, un peu sournois et taciturnes malgré toutes nos exhortations. Je passai une bonne soirée à deviser avec ma sœur et mon beau-frère qui repartirent dans la journée du lendemain – n'ayant qu'un congé de quinze jours et tenant à voir tous les membres des deux familles, ils ne pouvaient rester longtemps dans chaque maison ...*» [chapitre 29].

LE CADRE DE VIE

Les effets du climat

Vers 1835 «... *Il me souvient d'un mois de mars où nous labourions dans le champ des châtaigniers, le plus éloigné de nos champs. Le vent assez*

fort tirait de Souvigny, c'est-à-dire du nord-est. Et il passait des bourrasques avec des averses froides, des giboulées de grésil et de la neige quelquefois. Ces fouaillées-là traversaient mes vêtements, m'enveloppaient d'un suaire glacé ; mes mains se teintaient de violet ...» [chapitre 8].

Vers 1875 «... Dans leurs boutiques, dans leurs usines ou ateliers, les villageois, les citadins n'ont pas à compter avec les éléments extérieurs – ou seulement très peu. Pour nous, c'est le temps qui joue le plus grand rôle et le temps se plaît à nous contrarier. Voici venir la pluie – et la pluie ne s'arrête pas : les terrains se détrempent ; remuer le sol est une folie ; l'herbe croît dans les cultures qu'on ne peut nettoyer ; les labours, les semailles restent en retard et se font mal... Voici la sécheresse qui tient bon des semaines et des mois ; toute végétation décline ; il faut aller loin pour abreuver les bêtes – et, si l'on obstine à vouloir labourer, on éreinte les bœufs, on se tue soi-même, on risque à chaque minute de casser la charrue... Une ondée survient, insignifiante, mais qui gâche au temps des foins le programme de la journée... Voici un orage et l'on tremble de crainte... Voici la neige qui dure plusieurs semaines, empêchant les travaux extérieurs, causant un retard difficile à rattraper... Voici une période de gelées sans neige, avec du soleil le jour qui déracine les céréales d'hiver... Voici qu'il fait trop beau à l'automne et que le gel ne vient pas anéantir les insectes qui font du mal aux blés naissants ; mais il survient en mai, pour détériorer nos jeunes plantes, détruire les bourgeons de nos vignes... Pour une raison ou pour une autre, on a toujours des motifs de se lamenter ...» [chapitre 44].

L'habitation paysanne

Vers 1850 «... Je trouve qu'un des bons avantages des fortunés est d'avoir des appartements de plusieurs pièces, celle où l'on mange étant distincte de celles où l'on couche, chaque ménage ayant sa chambre propre et, conséquemment, son intimité particulière. Au moins, ils peuvent être malades tranquillement. Tandis que dans l'unique pièce des maisonnées pauvres, c'est tous les spectacles mêlés, la misère de chacun s'étalant aux yeux de tous sans possibilité contraire.

C'est ainsi qu'à côté de ma grand-mère se mourant, mes petits neveux clamaient leur joie d'être au monde, l'assommaient de leurs jeux bruyants, de leurs cris ...» [chapitre 14].

Vers 1850 «... Notre maison avait deux pièces d'égales dimensions qu'une porte intérieure reliait : la cuisine et la chambre. Leur sol était d'un niveau inférieur à celui de la cour sur laquelle elles s'ouvraient l'une et l'autre par de grosses portes ogivales, noircies par les intempéries et fortement bardées de fer. Dans la cuisine, une sorte de béton avait été fait jadis qui, peu à peu, sous l'effet des balayages, s'était dégradé ; il n'en restait qu'une armée de cailloux pointus qui montraient leur nez d'un bout à l'autre de la pièce. Dans la chambre, rien ne masquait le sol primitif, affaissé au milieu, bossué sous les meubles, avec, un peu partout, des mamelons et des trous. Le plafond appareillait l'appartement – un plancher bas, délabré que soutenaient de grosses solives très rapprochées, couvertes de moisissures blanches. Dans chaque pièce, une poutre énorme, taillée à la diable, était soutenue elle-même par un poteau vertical. Des grains de blé et d'avoine, s'échappant de la provision du grenier, passaient fréquemment entre les planches disjointes et les rats en faisaient des réserves sur les poutres. Le jour ne pénétrait que par d'étroites fenêtres à quatre petits carreaux ; en hiver, lorsqu'il faisait sombre et que la température ne permettait pas de tenir ouvertes les portes extérieures, on avait peine à y voir en plein midi. Dans la cuisine ou salle commune se faisaient toutes les grosses besognes. Il y avait, à gauche de l'entrée, la maie à pétrir et, au-dessus, le tourtier avec ses arceaux de bois pour séparer les grosses mi-

ches de la fournée qu'on y plaçait côte à côte ; à droite, une commode, un bahut à linge ; au milieu, la grande et massive table de chêne que nous avions achetée d'occasion, flanquée de ses deux bancs sur lesquels nous prenions place aux heures des repas ; au fond, l'horloge entre deux lits : le nôtre dans le coin le plus rapproché du foyer, comme il est d'usage, et, de l'autre côté, celui que partageaient la servante et notre petite Clémentine. À gauche, dans le mur du pignon, la cheminée saillait large et haute avec, au-dessus du foyer, le trou noir du four. La chambre était moins enfumée, plus propre : ma femme y avait fait placer son armoire et les lits neufs qu'il nous avait fallu acheter pour coucher le personnel ...» [chapitre 25].

Le château du propriétaire terrien

Vers 1855 «... La propriété échut à un neveu, un certain M. Lavallée, officier d'infanterie dans une ville du Nord, qui, en suite de cette aubaine, donna sa démission et vint au cours de l'été s'installer à « La Buffère » avec sa famille.

Le dimanche qui suivit son arrivée, il nous convoqua au château, le régisseur et tous les métayers. Du château, je ne connaissais encore que la cuisine. Mais on nous fit entrer, ce jour-là, dans une belle pièce si bien cirée qu'on avait peine à se tenir debout. Le père Moulin, du Plat-Mizot, fut près de s'étaler par terre, et cela nous mit en joie. Seulement nous n'osions éclater, de peur d'être inconvenants. Nous nous tenions non loin de la porte, debout et silencieux, lorgnant toutes les choses étonnantes qui s'offraient à notre regard. Il y avait des fauteuils et des canapés garnis d'une étoffe à fleurs bleues, avec des franges, qui semblaient étonnamment moelleux. Une petite table devant la cheminée était recouverte d'un tapis s'appareillant aux fauteuils et je vis, après un moment, que le papier des murs portait aussi des fleurs bleues semblables. Sur la cheminée, en marbre rose veiné de rouge, trônaient une belle pendule jaune sous globe et des flambeaux à six branches garnies de bougies roses. Ces objets se répétaient dans une grande glace à l'encadrement voilé de gaze prenant appui sur la cheminée. De chaque côté, dans des jardinières à fleurs peintes s'adaptant à de délicats guéridons, des plantes aux larges feuilles vertes, presque semblables à celles qui poussaient aux abords de la source de mon Grand Pré. L'un des angles était occupé par une étagère en joli bois découpé sur laquelle s'accumulaient des bibelots de toutes sortes : statuettes, petits vases et photographies. L'unique meuble, en plus de la table, était une sorte de gros coffre en bois d'un rouge tirant sur le noir dont je ne devinais pas l'usage : – je questionnai tout bas M. Parent qui m'apprit que c'était un piano. Cette belle pièce ne contenait, en somme, que de belles choses inutiles. Je songeai à notre cuisine noire au béton dégradé, à notre chambre avec ses monticules et ses trous, me demandant s'il était juste que les uns soient si bien et les autres si mal ! ...» [chapitre 33].

LES HABITUDES DE VIE

L'alimentation

Vers 1830 «... Nous mangions du pain de seigle moulu brut, du pain couleur de suie et graveleux comme s'il eût contenu une bonne dose de gros sable de rivière. C'était plus nourrissant, disait-on, de laisser l'écorce mêlée à la farine.

La farine des quelques mesures de froment qu'on faisait moudre aussi était réservée pour les beignets et pour les pâtisseries – tourtons et galettes – qu'on cuisait avec le pain ; cependant l'habitude était de pétrir avec cette farine-là une petite miche [...] d'odeur agréable – mie blanche et

croûte dorée – réservée pour la soupe de ma petite sœur Marinette, la dernière venue, et pour ma grand-mère, les jours où sa maladie d'estomac la faisait trop souffrir. Maman, à certains jours, m'en taillait un petit morceau que je dévorais avec autant de plaisir que j'eusse pu faire du meilleur des gâteaux. Régal d'ailleurs bien rare, car la pauvre femme en était avare de sa bonne miche de froment !

La soupe était notre pitance principale : soupe à l'oignon le matin et le soir, et, dans le jour, soupe aux pommes de terre, aux haricots ou à la citrouille, avec gros comme rien de beurre. Le lard était réservé pour l'été et pour les jours de fête. Avec cela, des beignets indigestes et pâteux d'où les dents s'arrachaient difficilement, des pommes de terre sous la cendre et des haricots cuits à l'eau, à peine blanchis d'un peu de lait. On se régalaît les jours de cuisson à cause du tourton et de la galette ; mais ces hors-d'œuvre étaient vite épuisés. Ah ! les bonnes choses n'abondaient guère ! ...» [chapitre 2].

1835 «... En mai 1835, après ma deuxième année de catéchisme, le bon curé blanc me fit faire ma communion. Étant camarade avec mon ami Boulois, je fus après la messe, en compagnie de mon père, de ma mère et de mon parrain, déjeuner au Parizet. maison aisée, repas copieux : il y avait une soupe au jambon, du lapin, du poulet, de la miche de froment toute fraîche, de la galette et de la brioche ; il y avait du vin – j'en bus un verre entier – et du café, que je ne connaissais pas encore ...» [chapitre 6].

Le vêtement

Vers 1830 «... Maman [...] m'attifa de mes habits des grands jours – lesquels n'étaient guère luxueux, puisqu'ils avaient servi à mes deux frères avant de m'échoir [...]

Elle m'enveloppa le cou dans un gros cache-nez de laine et me couvrit les épaules d'un vieux châle gris effrangé [...]

Sur les sept heures et demie, nous voici installés au champ de foire [de Bourbon ...]

Les gardiens [du bétail amené au marché], paysans en sabots de bois, pantalons d'étoffe bleue, grosses blouses et casquettes – avec des cols de chemises très hauts dans lesquels s'engonçaient leurs figures maigres – grelottaient de compagnie [...] Peu de monde en dehors de ceux-là : seulement quelques gros fermiers en peaux de chèvre, quelques marchands en longs cabans gris ou bleus qui circulaient sans relâche ...» [chapitre 5].

Vers 1840 «... Nous allions à la messe à tour de rôle, car il n'y avait que deux garnitures d'habits propres pour nous quatre. Mes frères réservaient pour les jours de fête, pour les cérémonies possibles, leurs habits de nocces. Cette garniture-là, utilisée toute la vie aux grandes occasions, servait encore de toilette funèbre ...» [chapitre 10].

Vers 1840 «... À la suite de la salle d'auberge, il y avait une salle de danse [...] Les filles entraient par une porte latérale donnant sur une ruelle. Par-dessus leurs grosses robes de bure, elles portaient de petits châles gris ou bruns croisés sur la poitrine et tombant en pointe derrière le dos. Leurs bonnets de lingerie blanche disparaissaient sous des chapeaux de paille ronds, sans bords, garnis de velours noir, avec des brides flottantes ...» [chapitre 10].

Vers 1865 «... Les affaires allaient mieux ; les gages des domestiques avaient doublé, triplé ; l'argent circulait davantage. Aussi s'habillait-on moins grossièrement, ce qui était raisonnable [...]

On n'avait pas encore idée à cette époque du luxe d'à présent, mais on

s'éloignait déjà beaucoup de la simplicité de ma jeunesse. Les bonnets à dentelle du moment coûtaient cher d'achat, et cher aussi de repassages fréquemment renouvelés. Et les robes commençaient à se compliquer. Voilà-t-il pas que les couturières de Bourbon qui se tenaient au courant des modes imaginèrent de faire adopter à leurs clientes les robes à crino-line qui vous les faisaient grosses comme des tonneaux ! Les filles de la ville en furent bientôt toutes munies et celles de la campagne ne tardèrent pas à suivre le mouvement ...» [chapitre 36].

Vers 1880 «... Mes sabots presque usés, émoussés du bout, où dansaient mes pieds nus, mon pantalon de toile grise déchiré aux genoux, ma chemise à carreaux bleus, même mon vieux chapeau de paille aux bords effrangés, ne constituaient pas un accoutrement bien convenable, – d'autant que tout cela se ressentait du contact du fumier. Enfin j'avais encore ce vendredi ma barbe du dimanche, hirsute et piquante. Quelle devait être sur mon compte l'impression de cette petite parisienne ? [...] Elle [la nièce du narrateur] portait une robe bleue très simple, un grand chapeau de paille garni seulement d'une touffe de pâquerettes et de fines bottines vernies qui gémissaient à chaque pas [...] Georges [...] était en pantalon fantaisie noir et blanc, jaquette noire et chapeau melon ; une lavallière noire s'étalait dans l'échancrure du gilet, faisant valoir la blancheur du faux col rigide [...] Je m'en fus donc changer de pantalon et de sabots, mettre une blouse propre ...» [chapitre 48].

Vers 1900 «... Le père Tiennon [...] porte toujours – sauf pendant les mois d'été – une grosse blouse de cotonnade serrée à la taille par une ceinture de cuir, un gros pantalon d'étoffe bleue, une casquette de laine dont il rabat les bords sur ses oreilles, un foulard de coton mal noué, et des sabots de hêtre cerclés d'un lien de tôle ...» [avant-propos].

L'hygiène domestique

Vers 1842 «... Mme Boutry [...] et son mari avaient [...] la commune manie, que personne chez nous ne pouvait souffrir, de nous donner à tout propos des conseils d'hygiène. S'ils nous voyaient en sueur à la suite d'une séance de travail pénible : « Ne restez pas ainsi, intervenaient-ils. Allez tout de suite vous changer. Massez-vous les uns les autres pour que la circulation du sang ne se ralentisse pas. Surtout, évitez les courants d'air ! »

Excellents avis sans doute, mais en été on a autre chose à faire que de se changer et de se masser réciproquement chaque fois qu'on est en sueur. Et puis, ces opérations seraient à recommencer trop souvent !

Quand les gamins couraient dehors tête nue, comme il arrivait fréquemment, les maîtres s'empressaient encore : « Mais faites donc attention : ces enfants vont prendre mal ! Ne les laissez jamais au soleil la tête découverte. »

Ils n'eussent pas voulu non plus les voir dehors au crépuscule, ni par temps humides, en raison de la faiblesse de leurs poumons. Bref des prescriptions bonnes pour les enfants des riches – qui ne s'en portent pas mieux d'ailleurs – mais auxquelles les petits des travailleurs n'ont point coutume d'être soumis.

Et quand quelqu'un, petit ou grand, souffrait d'une indisposition quelconque, le monsieur et la dame insistaient de compagnie pour lui faire avaler quelque drogue et pour qu'on aille quérir le médecin.

« Ils se figurent pourtant que leurs remèdes empêchent de mourir, disait mon père. C'est des bêtises : plus on s'en fourre dans le corps, plus mal on se porte. Quant aux médecins, s'il fallait recourir à eux chaque fois qu'on ressent quelque chose, comment pourrait-on suffire ? Car s'ils ne connaissent rien aux maladies souvent, ils s'entendent toujours à raboter l'argent... On voit bien que le « bourgeois » était pharmacien : ça s'accorde

ensemble, les marchands de purges et les médecins, pour rouler le pauvre monde. »

Et maman, quand elle venait de subir un cours d'hygiène : « En voilà des embarras ! Si l'on voulait les croire, faudrait se fourrer dans une boîte à coton. Mais il faut avoir des moyens pour ça : ils n'ont pas l'air de s'en douter ... » [chapitre 12].

Vers 1850 «... La maison faisait face aux neuf heures, mais le soleil n'en éclairait que bien tard le seuil, en raison du voisinage trop proche de la grange et des étables établies parallèlement sur le devant, à une quinzaine de mètres. Dans l'intervalle, les égouts formaient une sorte de mare stagnante et noirâtre où baignaient les balles de froment depuis les battants jusqu'au milieu de l'hiver. On mettait à proximité le fumier des moutons utilisé pour les fumures de printemps. Il y avait en outre, dans cet espace, une auge de bois longue et peu profonde dans laquelle mangeaient les cochons, et une vieille roue placée horizontalement sur trois poteaux pour le jucher nocturne des dindons. Le tombereau et les charrettes au repos s'y voyaient souvent, et aussi, tout au long des murs, de menus outils, des bâtons et aiguillons – disséminés çà et là, des débris de paille et de bois, de la pierraille, des tuiles cassées ... » [chapitre 25].

Vers 1870 «... Je regardais machinalement la salière de bois couleur jus de tabac accrochée au mur à proximité de la cheminée ; des mouches circulaient sur le couvercle. Jean tapotait du manche de son couteau le bord d'un plat de grès qui contenait une omelette aux pommes de terre. Des souris s'agitant sur la poutre firent dégringoler du grain à demi moulu : l'omelette en fut saupoudrée. Un chat miaula, quémandeur, auquel le domestique jeta à même le sol une cuillerée de soupe. De la cour, le coq [...] vola sur l'entrousses fermée et, caquetant et gloussant, fit mine de vouloir descendre à l'intérieur pour ramasser les miettes comme il faisait souvent. Mais Clémentine le chassa plutôt brutalement ... » [chapitre 37].

Moyens de transport

Vers 1880 «... Cependant les Gouin voulaient continuer de faire bonne figure dans le monde des hobereaux calés du pays [...]

De leur ancienne splendeur, une voiture d'aspect passable encore leur restait, une grande voiture à capote qu'ils appelaient la victoria. Parfois l'idée venait à la dame de se rendre à Moulins pour des emplettes, ou encore de faire des visites, ou simplement, à la belle saison, de se promener. Alors elle envoyait la bonne prévenir mon parrain qu'il eût à amener la vieille poulinière de la ferme. À l'heure dite, il l'attelait à la victoria et grimpeait sur le siège, car il était tenu de faire le cocher. La cocasserie de l'équipage donnait lieu à des plaisanteries sans fin. Qu'on imagine cette vieille poulinière au poil rude, d'un blanc sale, souvent crottée de la boue des pacages, traînant lentement, lourdement, l'ancienne belle voiture ; ce vieux campagnard en blouse et sabots maniant le fouet comme un bâton, qui se tenait écrasé sur son siège ; et, dans le fond, étalé fièrement sur les coussins fanés, ce couple de bourgeois ... » [chapitre 47].

Vers 1880 «... Le chemin de fer à voie étroite [...] passait juste au bout d'un de nos champs et traversait au ras du sol, à cent mètres de chez nous, notre chemin d'arrivée. Son établissement avait donné lieu à des récriminations sans nombres [...]

En dépit des criaileries diverses, le petit chemin de fer fonctionnait. Nous entendions chaque jour ses sifflements et trépidations et nous distrayions à le voir passer [...]

Il y avait chaque jour deux trains de marchandises assez longs, formés en majeure partie de voitures découvertes garnies de chaux à l'aller et de charbon au retour. mais bien plus encore s'allongeaient ces trains les jours

de foire à Cosnes – en une succession de wagons fermés où s'entassaient cochons grognants ou bovins apeurés dont on apercevait les têtes inquiètes par les vasistas des portières. Les trains réguliers de voyageurs ne comprenaient d'habitude que deux ou trois voitures, souvent même une seule. Elle avait alors presque l'air d'un joujou, la petite machine au fourneau bas remorquant sa longue voiture brune, la promenant avec une sage lenteur au travers des champs, des prés et des bois ...» [chapitre 53].

Vers 1893 «... À l'époque de ma jeunesse, tout le beau monde allait à cheval parce que les voitures ne pouvaient circuler dans les mauvais chemins. À présent, il circule des voitures qui n'ont pas besoin de chevaux... Dans un de nos champs qui borde la grand-route, j'ai gardé les cochons cet été. Et souvent il m'arrivait d'entendre soudain un bruit sourd, criard, qui très vite se rapprochait, s'accentuait – et l'automobile passait avec ses voyageurs accourés en sauvages, enlunettés comme des casseurs de pierres, laissant derrière elle un nuage de poussière et de fumée, une mauvaise odeur de pétrole ...» [chapitre 58].

LES ACTIVITES DE SUBSISTANCE

Le travail des enfants

Vers 1830 «... Le troisième été après notre installation au Garibier, la Catherine, ayant dépassé ses douze ans, dut remplacer la servante que ma mère avait occupée jusqu'alors ; elle lâcha donc les brebis pour les besoins d'intérieur et les travaux des champs. J'allais avoir sept ans, on me confia la garde du troupeau.

Avant cinq heures, maman me tirait du lit et je partais, les yeux gros de sommeil. Un petit chemin tortueux et encaissé conduisait à la pâture [...]

Pieds nus dans des sabots plus ou moins fendillés et informes, jambes nues jusqu'aux genoux, je sillonnais mon domaine en sifflotant, à l'unisson des oiseaux. La rosée des arbustes mouillait ma blouse et ma culotte dégoulinait sur mes jambes grêles [...]

Je trouvais parfois le temps bien long. J'avais ordre de ne rentrer qu'entre huit et neuf heures [...] Rentrant trop tôt, j'étais grondé et même battu par ma mère qui ne riait jamais et donnait plus volontiers une taloche qu'une caresse [...]

Attendre jusque-là et, le soir, attendre dans cette même solitude la nuit tombante, quel dur calvaire ! Parfois, pris de peur et de chagrin, je me mettais à pleurer, à pleurer sans motif, longtemps ...» [chapitre 3].

La recherche d'un travail

Vers 1850 «... Je passai encore à « La Bilette » le reste de l'hiver et tout le printemps. Mais quand arriva l'époque de la Saint-Jean, j'annonçai [...] mon intention de me placer ailleurs [...]

La situation imposait mon départ. Nous devenions trop nombreux pour ne former qu'un seul groupe communautaire. Il convenait que je gagne ma vie ailleurs [...]

J'aillai donc à la foire de Souvigny avec un épi de froment sur mon chapeau. Je m'engageai à l'année dans un domaine d'Autry, à Fontbonnet, pour [...] le prix des bons domestiques.

Le matin de Saint-Jean, je fis un ballot de mes effets, je pris ma faucille et ma faux, et quittai pour jamais le toit familial, un peu ému d'avoir entendu sangloter ma mère et d'avoir vu couler des yeux de mon père de grosses larmes tristes ...» [chapitre 15].

Une vie de travail

Vers 1878 «... Et n'étais-je pas lié moi-même à cette maison qui avait été si longtemps ma maison ? – à cette grange où j'avais entassé une telle somme de fourrage ? – à ces étables où j'avais soigné tant d'animaux ? – à ces champs dont je connaissais les moindres veines de terrain, les parties d'argile rouge, d'argile noire ou d'argile jaune, les parties caillouteuses et pierreuses, comme celles en terre franche et profonde ; à ces prés que j'avais vingt-cinq fois tondus ? – à ces bouchures si souvent coupées, remises en état ? à ces arbres péniblement élagués sous lesquels j'avais trouvé un abri par les temps pluvieux, un coin d'ombre par les temps de chaleur ? Oui, toutes les fibres de mon organisme tenaient à cette terre et à ce vieux logis d'où un Monsieur me chassait sans autre motif que la cupidité, parce qu'il était le maître !

Des choses alors me passèrent par la tête auxquelles je n'avais point songé jusqu'alors. Je me pris à réfléchir sur la vie que je trouvais cruellement bête et triste pour les pauvres gens comme nous, voués aux travaux forcés perpétuels.

Voici venir les premiers beaux jours : vite semons les avoines, hersons les blés, labourons et bêchons.

Avril survient et la douceur ; les bourgeons s'ouvrent, les oiseaux piaillent, les pêchers sont roses et les cerisiers blancs : – vite aux emblavures d'orge, de pommes de terre, vite au jardin !

Le « beau mois de mai » est souvent pluvieux et maussade, mais les jeunes frondaisons vertes lui font toujours une parure agréable : – mettons la charrue dans les jachères, nettoyons les fossés, sarclons et binons !

Juin, les haies piquées d'églantines, les acacias chargés de grappes blanches, des fleurs et des nids partout : – le réveil à trois heures du matin pour faucher, la besogne si dure sous le soleil qui monte, si terrible à midi, le plein effort jusqu'à neuf ou dix heures chaque soir.

Juillet avec ses jours de langueur chaude. Douceur des bonnes siestes sur les canapés moelleux des salons clos... Joie de l'ombre fraîche dans les parcs touffus, dans les prés où pointent les regains : – mais le moment n'est pas aux siestes... En grande hâte, achevons les foins ; les céréales blondissent... Vite, coupons le seigle et le dépiquons, sa paille est nécessaire pour lier le blé qui nous appelle. Hardi ! au froment ! Abattons à grands coups les tiges sèches ! Serrons les javelles brûlantes, piquantes de chardons ou d'arrête-bœuf. Dressons en moyettes, puis en meules les gerbes lourdes ! Accablé pour mon compte, je dois quand même entraîner les autres :

« Le travail dégourdit. De se remuer, ça donne de l'air. Hardi ! les gars ! Hardi !... » Ou bien, en guise de variante : « Dépêchons-nous de finir le froment. Par cette chaleur, l'avoine mûrit vite ; nous allons être en retard. »

Août non moins brûlant. Saison des vacances, saison du repos. – Les avoines sont terminées ou vont l'être. Voici les batteuses en action. On s'entraide entre voisins : c'est huit domaines que nous avons à battre. Lorsqu'on revient tout crasseux de poussière, la tête bourdonnante et le corps brisé, vite à l'œuvre interrompue ! Attaquons la grosse pelote de fumier ; découpons-la en petits cubes égaux que nous alignerons symétriquement sur les voitures pour le transport aux champs durant que les chemins sont secs !

Septembre, les vacances encore, les promenades, les bonnes parties de chasse. – Tous nos guérets à mettre « à planches », nos pommes de terre à arracher, la grande tourmente, toujours.

Octobre et ses brumes : – Les jours raccourcissent, allongeons-les... Une heure le matin, une heure le soir, c'est autant de gagné. Activons les semailles. Profitons du temps favorable ; les pluies peuvent survenir. Hardi les gars !

Ouf ! Voici novembre enfin : c'est l'hiver et le calme. – Le calme mais non le repos. Il reste encore les chaumes à retourner, les prés à mettre en ordre, à râper, ébrancher, couper les bouchures. Voici d'ailleurs les animaux tous à l'étable. Debout à cinq heures quand même : allons dans la nuit au

pansage, nous serons prêts plus tôt pour le travail des champs, – d'où nous rentrerons faits comme la terre, crottés, carapacés jusqu'aux cuisses. La veillée convient très bien pour couper les racines fourragères des bœufs et des moutons gras, pour cuire les pommes de terre de cochons. « Hardi ! les gars ! ne restons pas inactifs au coin du feu. » Il ne chauffe guère, le feu ; le bois est humide, la cheminée fume, nous serions capables de nous engourdir ; l'action est salutaire ! La neige seule nous vaut parfois des jours de demi-repos. C'est le moment de préparer des claies neuves pour les champs, des échelles, des râteaux à foin, de préparer l'outillage : on a mieux à faire l'été que de perdre du temps à ces babioles. Eh ! oui, voilà bien l'année du cultivateur ...» [chapitres 43-44].

LES ACTIVITÉS D'AGRÉMENT

Distractions campagnardes

Vers 1840 «... On savait à cette époque s'amuser sans argent ; on organisait à la belle saison des bals champêtres qu'on appelait les « vijons » et, en hiver, des veillées.

Pour les vijons, on choisissait autant que possible un carrefour ombré et gazonné à souhait où se réunissaient dans l'après-midi du dimanche jeunes filles et jeunes garçons. Il venait même des gens mariés, des vieillards, des enfants – tous ceux, en un mot, qui se trouvaient de loisir. Quand on pouvait avoir un « berlironneur » quelconque, on dansait agréablement autant qu'on en avait envie : les vieux même faisaient leur bourrée. S'il n'y avait pas de musiciens, les plus dévoués chantaient ou siffloaient des airs ; et ça marchait tout de même.

En plus des danses on avait la ressource des petits jeux. On formait un grand cercle au milieu duquel s'agitait une victime aux yeux bandés qui n'était délivrée qu'après avoir deviné qui lui faisait face, qui lui frappait dans la main, ou autre chose dans le même genre. On faisait donner des gages, ce qui permettait d'embrasser les filles. Enfin, pour les hommes sérieux à qui ces plaisirs-là semblaient trop enfantins, il y avait un jeu de quilles où s'organisaient de longues parties ...» [chapitre 10].

Vers 1850 «... Le bourg de Saint-Menoux, assez important, s'étendait en longueur et possédait une demi-douzaine d'auberges, dont l'une avec billard, une autre avec jeu de quilles – sans compter que l'on dansait à deux endroits aux grands jours [...]

Nous étions cinq ou six garçons de la classe prochaine à nous fréquenter et nous avons pris goût au jeu. Nous faisons de longues parties de quilles ou de « neuf trous ». Il nous arrivait, les jours de gain, de boire force litres, de rentrer tard et fort éméchés ...» [chapitre 15].

Vers 1850 «... Mon voisin [...] prisait et souvent il me lançait sa tabatière où je prélevais de toutes petites pincées, histoire d'imiter les autres, de m'éclairer le cerveau en éternuant. Mais, peu à peu, prenant goût au tabac, j'en vins à me procurer une « queue de rat » en écorce de cerisier et à la faire garnir. Victoire me disputait, disant que nous n'étions pas riches au point qu'il fût nécessaire que je m'entre de l'argent dans le nez, et puis, d'ailleurs, que c'était dégoûtant... Mais ses observations furent impuissantes contre l'habitude déjà prise ...» [chapitre 21].

LES CONDITIONS SOCIALES DE VIE

LES RELATIONS D’AFFECTION

Les jeux de l'amour

Vers 1840 «... Les amoureux [...] ne pouvaient guère s'isoler : [...] la chose eût été aussitôt remarquée et commentée sans bienveillance [...] Les veillées d'hiver donnaient souvent plus de liberté. On prenait rendez-vous un dimanche dans tel domaine et le dimanche suivant dans tel autre. On y dansait, on y jouait, on y riait. Quelquefois, quand ceux de la maison voulaient bien faire les choses, ils offraient une poêlée de châtaignes en fin de soirée. Au départ, sur les minuit, on avait parfois la chance de servir de guide, dans l'obscurité, à l'élue de son cœur, ce qui était tout à fait charmant ...» [chapitre 10]

Vers 1850 «... Je portais avec complaisance mes regards sur la servante de Fontbonnet [...] Elle s'appelait Suzanne, travaillait consciencieusement, n'avait pas mauvais caractère. J'aurais peut-être pu prendre à son endroit des idées pour le bon motif si elle eût été d'une famille honorable. Mais sa mère, bonne à tout faire chez un commerçant veuf, avait eu trois enfants et jamais de mari. La pauvre Suzanne rougissait jusqu'aux oreilles lorsqu'on faisait allusion à ses origines. Pour moi, qui n'étais domestique que par hasard et de ma propre volonté, c'eût été déchoir que d'épouser une servante : seules, les filles de métayers étaient de mon rang. À plus forte raison, ne pouvais-je prendre pour femme une bâtarde : pour le coup, ma mère aurait fait joli ! Si donc je ne m'arrêtais pas à l'idée de mariage avec Suzanne, je rêvais fort d'en faire ma maîtresse [...]

À Saint-Menoux [...] la plupart de mes anciens camarades affirmaient mordre à volonté au fruit défendu. Ils citaient même les noms de leurs conquêtes : et, à beaucoup de celles qu'ils nommaient ainsi, on aurait donné le Bon Dieu sans confession, tellement elles paraissaient réservées et sages. À chaque fois que la conversation était venue sur le tapis, je m'étais efforcé de prendre un ton enjoué, comme quelqu'un qui connaît ça depuis longtemps. En assaisonnant à point quelques phrases des autres et tout en posant au blasé on peut toujours faire illusion. Au résumé, entièrement naïf, j'avais un grand désir de ne l'être plus.

Je m'efforçai donc d'amadouer Suzanne en lui rendant des petits services d'ami, comme de lui éviter les plus mauvaises besognes aux champs – et, à la maison, d'aller à sa place quérir l'eau et le bois quand il m'était possible. En raison de ces petites attentions, elle ne tarda guère à me témoigner de l'intérêt [...] Le hasard nous ayant mis en présence dans l'étable, un soir, à la tombée de la nuit, je lui dis qu'elle me plaisait fort et me pris à l'embrasser [...]

Peu de temps après, un dimanche que nous étions seuls à la maison, je recommençai à lui conter fleurette et, après des préludes peut-être trop courts, je tentai de glisser ma main sous ses jupes. Surprise ! d'un bond rejetée en arrière, une flamme étrange dans les yeux, de toute la force de son bras nerveux, deux fois de suite elle me souffleta... Puis, s'étant mise en défense derrière le dos d'une chaise, elle dit, la voix sifflante : « Salaud, va ! C'est pour ça que vous me flattiez ; vous vouliez vous amuser de moi... J'ai autant d'honneur que n'importe laquelle, vous le saurez... Et si jamais vous vous ravisez de me toucher, je le dis tout de suite à la bourgeoise ...» [chapitre 16].

Vers 1850 «... Les équipées amoureuses de ma jeunesse se réduisent à peu de chose, comme on voit, et je n'ai pas lieu d'en être bien fier. Mais ça ne m'a pas empêché de faire le malin plus tard, comme tous les autres, de parler d'un air entendu des bons tours de l'époque où j'étais garçon, d'affirmer même : « Les femmes ne me manquaient pas, grand Dieu ! Je n'avais que l'embarras du choix ! »

Au vrai, mon épouse légitime eut les prémices de ma virilité ...» [chapitre 16].

Le temps des fiançailles

Vers 1850 «... La Catherine avait alors vingt-quatre ans [...] Elle aimait un garçon de Meillers, André Gaussin, qui était au service [militaire], à qui elle avait juré d'être fidèle. Depuis cinq ans elle tenait sa promesse, sortait peu, ne se laissait courtiser par personne. Gaussin lui écrivait trois fois l'an : au premier janvier, dans le cours du printemps, à la fin de l'été. Catherine attendait avec impatience ces lettres qui, cependant, lui valaient beaucoup d'ennuis : car elle ne savait à qui s'adresser pour les faire lire, ni pour faire écrire les réponses ...» [chapitre 14].

Le choix du conjoint

Vers 1835 «... Mes frères épousaient les deux sœurs, les filles de Cognet, du Rondet. Louis ne s'était décidé qu'au dernier moment à demander la Claudine Cognet, car il avait plus près de chez nous une petite bonne amie avec laquelle il voulait bien se marier. Mais notre mère lui avait fait entendre qu'étant sans doute appelé à vivre toujours avec son frère, mieux valait qu'ils eussent les deux sœurs pour femmes : ce serait dans la communauté une garantie de concorde. Et comme elle avait sur lui beaucoup d'ascendant, elle finit par le ranger de son avis ...» [chapitre 7].

Repas de noce

Vers 1835 «... Le dîner se préparait sous la direction d'une cuisinière de Bourbon qu'aidait maman, rentrée sitôt la fin de la cérémonie, la mère Simon, de Suippière, et la servante de la Bourdrie. Tout était sens dessus dessous. On avait monté les lits au grenier. Une grande table faite de planches posées sur des tréteaux coupait en deux, diagonalement, la pièce. Les volailles sacrifiées la veille, les viandes apportées par le boucher de Bourbon cuisaient dans les marmites ou rôtissaient au four [...]

Ceux de la noce arrivèrent comme il faisait nuit. Ils avaient dansé tout l'après-midi, chez Vassenat l'aubergiste, entraînés par [...] deux musiciens : un vieux maigre qui manœuvrait avec conviction le tourniquet d'une vielle, et un joufflu au nez cassé qui jouait de la musette [...]

La grande table se trouvant être insuffisante, on en dressa une petite pour les enfants, au coin de la cheminée [...] Maman vint s'installer avec nous, s'occupa de nous surveiller, de nous servir, ce en quoi elle eut bien raison, car, sans elle, nous nous serions certainement trop bourrés.

À la grande table, [...] les conversations allaient s'animant. Tout le monde parlait fort [...]

La porte extérieure s'ouvrit sous une poussée brusque. Une dizaine d'individus drôlement attifés entrèrent à la file et se mirent à crier, à gesticuler, multipliant contorsions et grimaces. Ils avaient d'énormes nez postiches dans des figures enfarinées, des costumes hétéroclites, partie hommes et partie femmes. Quelques-uns, avec du noir de charbon, s'étaient fait des moustaches et des rayures par tout le visage. La même exclamation sortit

de cinquante bouches : « Les masques !... Voilà les masques !... »
C'était la coutume à cette époque : à tous les dîners de noce, les jeunes gens du voisinage se présentaient ainsi déguisés, sous le prétexte d'amuser les invités.

Ils continuaient à faire les fous, embrassant les filles qu'ils blanchissaient de farine et noircissaient de charbon. On leur offrit du vin et de la brioche. Après qu'ils eurent bu et mangé, ils se mirent à danser dans l'étroit espace libre avec des entrechats formidables qui soulevaient leurs jupes, des hurlements de sauvages.

Mais les convives commençaient à s'ennuyer à table. Mon père alluma la lanterne ; au travers de la cour boueuse, tout le monde le suivit jusqu'à la grange où vite un bal s'improvisa. Dans un coin, sur un entassement de bottes de paille, s'installèrent le vieux maigre avec sa vielle et le joufflu au nez cassé avec sa musette [...] Masques et convives tournaient à qui mieux mieux ou s'agitaient en cadence dans les multiples figures de la bourrée. Adossés au tas de gerbes, les vieux regardaient en causant ...» [chapitre 7].

Infidélité conjugale

Vers 1858 «... Cependant, la cinquième année de mon séjour à « La Creuserie », il m'advint pourtant d'être infidèle à ma femme [...]

Victoire, en raison de son état maladif, était bien détachée des plaisirs d'amour. Pour moi, robuste et en bonne santé, en dépit de la fatigue, des désirs naturels de rapprochement me venaient parfois. Mais je n'osais les manifester, sachant que je serais mal reçu. Cela n'en contribuait pas moins à refroidir nos relations. Pourtant, je ne me donnais pas la peine de chercher ailleurs.

À la maison même, j'aurais pu sans doute trouver l'occasion avec nos servantes [...] Mais je savais que, dans ces conditions, la chose finit toujours par être découverte, qu'il en résulte des brouilles difficiles à raccommoder et que c'est d'un exemple déplorable pour les enfants [...]

Ce matin de juillet, le soleil était chaud et la soupe un peu salée... Après avoir mangé, la soif me prit et l'idée me vint tout naturellement de demander à boire à la Marianne, que je savais chez elle pour l'avoir entendue appeler ses poules. Mes bœufs au repos soufflaient et rumaient tout à leur aise ; je décrochai, par prudence, la chaîne qui les attelait à la herse et me hâtai vers la chaumière.

La Marianne, vêtue seulement d'un jupon court et d'une chemise, procédait à sa toilette. Elle avait ramené en avant pour les peigner ses cheveux défaits [...] Ses épaules nues étaient rondes et pleines ; sa nuque saillait, blanche et veloutée ; et ses seins libres apparaissaient, rotundités tentatrices, au-dessus de l'échancrure de la chemise.

Je sentis dès l'abord courir une petite fièvre dans mon organisme [...]

Comme elle ne s'éloignait pas, je plongeai l'une de mes mains dans le flot d'or de ses cheveux dénoués, alors que l'autre allait se perdre dans la bâilure de la chemise, entre les mamelons tentateurs !

La Marianne n'eut aucune révolte ; il me sembla même qu'elle provoquait mes caresses. Et nous allâmes jusqu'au bout de la faute [...]

Mes relations avec cette femme se continuèrent pendant dix-huit mois, plus ou moins suivies, selon les circonstances. Nous avions tous deux le souci de ne pas nous faire remarquer, de sauver les apparences [...] Mais, hélas ! à la campagne tout est remarqué [...] Et ce fut la fin de nos amours, dont Victoire ne sut jamais rien, j'imagine... Son père, par contre, à qui ces bruits étaient parvenus, me tança d'importance à un moment où nous étions seul à seul – et j'accueillis ses reproches en toute humilité ...» [chapitre 30].

L'affection pour les enfants

Vers 1850 «... Je n'avais guère le loisir de m'occuper des enfants ; c'est à peine si je trouvais quelques instants le dimanche pour les faire sauter sur mes genoux ; mais je m'abstins toujours de les rudoyer. S'ils ne furent pas, en raison de notre vie laborieuse, cajolés, mignotés, au moins ne furent-ils jamais talochés comme d'aucuns... Et nous eûmes, ma femme et moi, la satisfaction de nous sentir aimés d'eux ...» [chapitre 29].

La misère, la maladie et la mort

Vers 1880 «... Notre fille n'allait même plus à la messe à cause des enfants que leur père ne voulait pas garder, et parce qu'elle manquait d'effets convenables. Mais le pis était son état de santé toujours plus inquiétant. Elle s'affaiblissait. L'une des religieuses de Franchesse, qui vendait de la pharmacie et s'entendait un peu à connaître les maladies, la disait atteinte d'anémie chronique.

« Il vous faudrait du repos, de la nourriture substantielle, du bon vin ! »

Conseil d'une assez cruelle ironie : peut-on se soigner avec quatre enfants sur les bras qui manquent d'habits et qu'on a la crainte de voir manquer de pain ?

« Elle est maigre à faire pitié et faible à ne pouvoir se tenir debout », me dit Victoire en pleurant, un jour qu'elle rentrait de la voir, au mois d'octobre 1880.

À la Toussaint, je me rendis à mon tour aux Fouinats. Tout de suite j'eus le cœur serré par l'impression de misère du pauvre intérieur et par le déclin trop visible de Clémentine, qui, affaissée, vieillie, chétive et sans vigueur, donnait à téter à son petit dernier [...]

« Ca ne va pas trop bien, papa, me dit-elle. Il me faudrait des soins que je ne peux pas me donner. » [...]

Je la réconfortai de mon mieux, lui remis quelque argent et proposai de lui envoyer le médecin, mais elle s'en défendit : « Mais non, mais non, papa. La sœur m'a déjà donné du fortifiant : c'est tout ce qu'il faut... Je ne suis pas assez malade pour avoir recours au médecin ; puis c'est trop coûteux pour nous ! »

C'est un raisonnement qu'on tient bien souvent dans nos pays. On se fait de la tisane, on se traite soi-même. Le docteur n'est demandé que quand ça paraît tout à fait grave. Et de voir passer son équipage dans nos vieux chemins de campagne semble à beaucoup un indice de mort.

Ce fut, hélas ! bien le cas pour Clémentine. Peu de jours après ma visite elle en vint à ne plus pouvoir se lever. Alors son mari s'en fut quérir à Bourbon le docteur Picaud [...] M. Picaud la jugea très malade, déclara qu'une jaunisse s'était greffée sur l'anémie et donna l'ordre de lui enlever tout de suite son bébé que recueillit une sœur de Moulins. L'un de ses frères prit l'aîné, déjà fort. Nous nous chargeâmes, nous, de la cadette, une petite fille de six ans, et du troisième, un gamin de quatre ans [...]

Victoire demeura aux Fouinats pour soigner sa fille. Sans résultat, hélas ! En quelques semaines la maladie empira de telle sorte que Clémentine mourut à la fin novembre, par un triste temps de givre et de brouillard. Elle avait trente et un ans ...» [chapitre 49].

La vieillesse

Vers 1865 «... Ma mère se faisait très vieille et n'était pas heureuse. Elle habitait toujours au bourg de Saint-Menoux la même bicoque et, bien que toute courbée par l'âge, elle continuait à faire des journées autant que le lui permettaient ses rhumatismes. Mais, depuis plusieurs années, il lui devenait difficile à la mauvaise saison de quitter le coin du feu.

Aux environs de Noël, quand nous avons tué le cochon, je lui portais toujours un panier de lard frais avec un peu de boudin. Lors de ma visite habituelle, à la fin de l'année 65, je la trouvai alitée, souffrante et changée. Son rhumatisme l'immobilisait depuis des semaines, et personne ne s'occupait d'elle en dehors d'une autre vieille journalière, sa voisine, qui lui apportait ses provisions, lui aidait à faire son lit.

« Je vais pourtant finir là toute seule... On me trouvera morte un beau matin ! » [...]

J'entrepris d'allumer du feu, car il faisait froid. « Ne fais pas tant brûler de bois ; tu vois qu'il ne m'en reste plus guère ! » me dit-elle alors.

Sa provision était maigre, en effet : quelques morceaux épars au coin de la cheminée et deux ou trois brouettées de grosses bûches non fendues entre l'armoire et le lit. Elle reprit : « je l'ai tellement ménagé que j'ai laissé geler mes pommes de terre. D'ailleurs, la maison est glaciale ; il vient du vent par la trappe du grenier. » [...]

Quand il y eut du feu, je lui vins en aide pour se lever, mettre la soupe en train ; je fendis le reste des grosses bûches et pus me procurer dans un domaine voisin deux bottes de paille tout de suite mise en place au grenier pour empêcher le froid de venir par la trappe.

En mangeant, la pauvre femme se montra d'un peu meilleure humeur ; elle me parla de Catherine, sa préférée, qui lui envoyait chaque année, à l'époque de la Saint-Martin, l'argent de son loyer. De plus elle lui avait apporté lors de son voyage au pays une grosse provision de bonnes choses : sucre, café, chocolat, même une bouteille de liqueur [...]

Je commandai ensuite à un marchand une voiture de bois que je payai d'avance. Enfin, donnant une pièce à la vieille voisine, et sous promesse de dédommagement régulier, je la chargeai de veiller sur ma mère de façon suivie ...» [chapitre 35].

Vers 1900 «... Je ne demande qu'une chose, c'est de rester jusqu'au bout à peu près valide. Aussi longtemps que je rendrai des services à mes enfants, il me supporteront aisément. Ils me seront encore humains, sans doute, si j'en arrive à n'être bon à rien. Mais j'appréhende de leur être à charge, de devenir paralytique ou aveugle, ou de tomber dans l'enfance, ou encore de souffrir longtemps de quelque maladie de langueur. Cette idée me causerait trop de peine de savoir que je suis un vieil objet encombrant qu'on voudrait bien voir disparaître. Que la mort survienne : elle ne m'effraie pas ! Je songe à elle sans amertume et sans crainte. La mort ! la mort ! mais non l'horrible déchéance venant troubler le labeur des jeunes, des bien portants, la vie ordinaire d'une maisonnée. Qu'elle me frappe à l'œuvre encore, afin qu'on puisse dire : « Le père Tiennon a cassé sa pipe ; il était bien vieux, bien usé ; mais point à charge. Jusqu'au bout il a travaillé ».

Mais je redoute ceci comme oraison funèbre : « Le père Bertin est mort. Pauvre vieux ! dans l'état où il était, c'est un grand débarras pour lui et un grand bonheur pour sa famille ...» [chapitre 58].

LES RELATIONS D'AGRESSIVITÉ

Les antagonismes entre ruraux et citadins

Vers 1850 «... Il nous arrivait, les jours de gain, de boire force litres, de rentrer tard et fort éméchés. Dans ces moments, nous n'étions pas d'humeur accommodante, surtout à l'égard de ceux du bourg. Ceux du bourg, c'étaient les jeunes ouvriers des différents corps d'état : forgerons, tailleurs, menuisiers, maçons, etc. Il y avait entre eux et nous un vieux levain de haine chronique. Ils nous appelaient dédaigneusement les laboureux ou les bounhoummes. Nous les dénommions, nous, les faiseurs d'embaras, à cause de leur air de se ficher du monde, parce qu'ils s'exprimaient en meilleur français, et sortaient en veste de drap, sans blouse. Ils avaient

leur auberge attitrée comme nous avons la nôtre. On ne s'aventurait guère les uns chez les autres sans qu'une dispute s'en suivît ...» [chapitre 15].

Les campagnards devant la Justice

Vers 1850 «... Nous pénétrâmes à la file dans la salle du tribunal. Dans le fond, sur une sorte d'estrade surélevée, les trois juges, en robe noire, étaient assis. Au mur, derrière eux, un grand Christ de plâtre dominait la scène. L'homme du milieu nous interrogea [...] Après que l'interrogatoire fut terminé, un autre magistrat en robe [...], qui siégeait sur une petite estrade placée à gauche de celle des juges et un peu en avant, flétrit notre abominable conduite [une bagarre accompagnée de coups de couteau] – et conseilla au tribunal de ne pas hésiter à nous appliquer toutes les rigueurs du code : ce serait un excellent exemple contre la persistance de ces coutumes déplorables. Mais ce fut après le tour de notre avocat [...] Il traita de gaminerie sans conséquence notre lutte épique, assura que nous étions tous de laborieux travailleurs, d'excellents garçons dont le seul tort avait été de boire un verre de trop certain soir et supplia les trois hommes du fond de ne pas nous mettre en prison. Ceux-ci, après échange de quelques mots à voix basse, se rangèrent à son avis ...» [chapitre 15].

La guerre et la mobilisation des jeunes paysans

1870 «... Vint 70, la grande guerre, encore une de ces années qu'on n'oublie pas [...]

M. Lavallée vint nous annoncer que le gouvernement de Badinguet avait déclaré la guerre à la Prusse. Et il me prit à part pour me dire que notre aîné serait appelé sans doute avant peu.

Vrai, cette confidence me glaça ! Jean venait de finir ses vingt-trois ans ; je l'avais racheté lors du tirage et il était en promesse avec la fille de Mathonnat, de Praulière ; on devait faire les demandes au premier dimanche d'août et la noce en septembre [...] Cinq ou six jours plus tard il recevait sa convocation, et, le 30 juillet, il dut se mettre en route !

J'ai toujours présents à la mémoire les épisodes de cette matinée dont le souvenir compte au nombre des plus douloureux de ma vie. Je nous revois silencieux autour de la table pour le dernier repas, Jean tout prêt pour le départ. De sa visite à Praulière pour les adieux à sa promise, il était revenu tout pâle et les yeux rouges. Il s'efforçait cependant de ne pas pleurer, essayait même de manger ; mais chaque bouchée paraissait lui déchirer la gorge. Je ne pouvais rien manger moi non plus ; et Charles, et le domestique, étaient dans le même cas. Sur la maie, Victoire et Clémentine préparaient le petit ballot du conscrit, quelques effets, quelques victuailles. On les entendait à chaque instant soupirer, sangloter ...» [chapitre 37].

1870 «... Des événements de la guerre on ne savait pas grand-chose, sinon que c'était loin d'aller bien pour la France [...]

Cependant les Prussiens s'avançaient sur Paris. Et l'on parlait d'une levée parmi les jeunes gens de dix-huit à vingt ans, – ce qui me touchait beaucoup, Charles et le domestique se trouvant en passe d'être appelés. De fait cela prit corps rapidement. Nos deux jeunes, convoqués peu après, partirent dans les premiers jours d'octobre [...]

Je demeurai seul avec les femmes [...]

Les métayers des autres fermes étaient tous dans le même cas ou à peu près. Partout on voyait les femmes dans les champs s'employer, s'exténuier à des travaux d'hommes ...» [chapitre 37].

Fausse nouvelles et réactions de peur

Vers 1870 «... À la guerre, les choses allaient de mal en pis. On disait que les grands chefs étaient vendus aux Prussiens [...] Des bruits alarmants se répandaient, faisant croire à leur présence toute proche [...] Fausse nouvelles qui contribuaient à grossir l'inquiétude anxieuse de tous. Des idées folles germaient dans les cervelles ; les gens portaient dans les fossés ravineux, les chênes creux, tout ce qu'ils avaient de précieux ; un vieil avare dissimula son argent sous des tas de fumier, dans un de ses champs ; un autre proposait de conduire en Auvergne, pour les cacher sous un pont, toutes les jeunes filles du pays.

Dans certaines communes, on organisait des gardes nationales pour tenter d'opposer une résistance aux Prussiens, au cas où ils se présenteraient. C'est ainsi qu'à Bourbon le docteur Fauconnet réunit un stock de vieux fusils et convoqua deux fois la semaine, pour faire l'exercice, tous les hommes valides de dix-huit à soixante ans. Un vieux rat-de-cave, ancien sergent d'active, eut le commandement de la milice avec le titre de capitaine ; deux ex-caporaux devinrent lieutenants ; les anciens soldats furent chefs de sections ou d'escouades. Aux premières séances, il y eut bien une centaine de présents auxquels on apprit à marcher au pas et en ligne, à porter le fusil et à s'en servir. À l'issue de l'exercice, la petite troupe traversait la ville en bon ordre, entraînée par le garde champêtre tambourineur et le clairon des pompiers, et encadrée par une bande de gamins enthousiastes ...» [chapitre 37].

LES RELATIONS D'AUTORITÉ

Propriétaire terrien et paysans

Vers 1845 «... Fauconnet [...] s'en tint à nous faire, jusqu'à la Saint-Martin, toutes les misères possibles, exigeant que les conditions du bail fussent suivies à la lettre, nous empêchant de faire pâturer les trèfles, de façon à nous forcer à un achat de foin et à laisser un cheptel en mauvais état. Il agit de telle sorte que mon père fut redevable à la sortie d'une somme qu'il ne put fournir. Le maître alors s'empressa de faire mettre une saisie sur la récolte en terre qu'il garda toute. C'est à lui seul que profita notre travail de la dernière année.

Quand je le vis par la suite mettre ses fils dans les grandes écoles, faire de l'aîné un médecin, du second un avocat, et du troisième un officier ; quand je le vis plus tard acheter à Agonges un château et quatre fermes, vieillir et mourir dans la peau d'un gros propriétaire terrien – [...] et considéré en conséquence – je compris mieux combien l'épithète de «voleur» lui avait été justement appliquée. C'est bien en spéculant sur l'ignorance de ses sous-ordres qu'il avait pu édifier cette fortune. Car il était d'origine pauvre, fils d'un garde particulier, petit-fils d'un métayer comme nous ...» [chapitre 11].

Vers 1850 «... M. Parent, le régisseur [...] nous fit visiter les bâtiments du domaine qui étaient anciens et peu confortables ; nous conduisit dans toutes les pièces de terre, dans tous les prés, et, quand nous fûmes rentrés chez lui, il dicta les conditions.

«Il fallait deux mille francs de remboursement sur le cheptel, mais on se contenterait de la moitié : les intérêts à 5% du reste s'ajouteraient aux quatre cents francs de l'impôt colonique annuel ; pour l'amortissement, on retiendrait une part sur les bénéfices. J'aurais à faire tous les charrois commandés pour le château ou la propriété ; ma femme donnerait, comme redevances, sur les produits de basse-cour, six poulets, six chapons, vingt livres de beurre ; les dindes et les oies se partageant par moitié selon la règle. Le maître se réservait pour chaque année le droit de modifier les conditions ou de nous donner congé, sous cette réserve que nous devions être prévenus au moins neuf mois à l'avance. »

M. Parent nous entretint ensuite sur un ton de platitude exagérée du propriétaire qu'il appelait « M. de la Buffère », ou plus communément, « M. Frédéric ».

« M. Frédéric ne veut pas que les métayers s'adressent directement à lui : c'est toujours à moi que vous devrez dire ou demander ce que vous jugerez nécessaire. M. Frédéric entend qu'on soit très respectueux, non seulement envers lui, mais aussi envers son personnel : c'est parce qu'ils ont mal répondu à Mlle Julie, la cuisinière, qu'il m'a fait donner congé aux colons actuels de « La Creuserie ». M. Frédéric ne veut pas qu'on touche au gibier : s'il prenait quelqu'un à tirer au fusil, à tendre des lacets, ce serait le départ certain. Quand il chasse, défense de rester là où on pourrait le gêner – même si cela entraîne une suspension de travail. Il faudra tâcher aussi que le beurre de votre redevance soit de bonne qualité et les poulets bien gras, de façon à contenter Mlle Julie. »

Sur une demande malicieuse de mon beau-père, il avoua tout bas que Mlle Julie n'était pas seulement la cuisinière, mais encore la maîtresse de M. Frédéric, demeuré célibataire. C'est pourquoi il y avait grand intérêt à la ménager, son influence étant considérable ...» [chapitre 24].

Dépendance économique des paysans

Vers 1875 «... À la foire où l'on vend, les prix sont en baisse comme par hasard, ou, simplement, on se fait rouler par les marchands qui sont si malins ! Achète-t-on au contraire : le manque d'habitude fait qu'on paie trop cher et qu'on réussit mal.

Fini le battage, parce qu'on est à court d'argent ou que le mauvais état du grenier ne permet pas de le conserver, on sacrifie au cours du moment le petit lot de blé disponible. Les propriétaires et gros fermiers, qui ont des avances et des logis convenables, attendent davantage et bénéficient souvent d'une plus-value importante.

Et toujours il nous faut demeurer là, vêtus d'habits rapetassés, crottés, semés de poils de bêtes – dans les mêmes maisons laides et sombres avec leurs entoures d'ornières, de patouille et de fumier – prisonniers dans le même cadre [...]

Il y a des choses dont nous devrions profiter pourtant : nos produits de la basse-cour et de la laiterie, par exemple. Mais à nous la peine, aux autres la jouissance ! On porte à peu près tout aux gens de la ville, comme aussi ce qu'on a de mieux en légumes et en fruits. Il faut bien qu'on leur attrape un peu d'argent – assez cher ils nous comptent ce que nous sommes forcés de leur demander : qu'il s'agisse de vêtements, chaussures et coiffures, – ou d'épicerie, ou de mercerie.

Et le médecin, parce que nous sommes loin des centres, nous compte cher ses visites – comme le pharmacien ses remèdes et le curé ses prières. Quant au notaire, si nous avons besoin de ses services, il nous rabote une pièce de vingt francs à propos de rien. Tous ces gens-là, mon Dieu, c'est peut-être leur droit ; ils ont besoin de gagner de l'argent pour vivre décemment, pour user des douceurs dont nous sommes sevrés, pour faire instruire leurs enfants. Le percepteur nous demande aussi des impôts toujours plus lourds, car le gouvernement veut permettre à ses fonctionnaires une existence honorable, une existence d'homme – les producteurs restant seuls des mercenaires, des plébéiens, des croquants ! ...» [chapitre 44].

Enfants de propriétaire et enfants de métayer

Vers 1860 «... Les deux enfants du maître, Ludovic et Mathilde venaient souvent chez nous avec leur père, ou bien avec quelqu'un des domestiques [...]

Ils étaient [...] rudement insupportables, le « Monsieur » et la « Demoiselle ». En compagnie de leur père, ils se tenaient à peu près tranquilles ; mais avec les domestiques, ils faisaient déjà le diable à quatre, et ce fut bien autre chose lorsqu'ils eurent pris l'habitude de venir seuls. À la maison ils furent partout, dérangeaient tout [...] Comme personne n'osait leur faire de remontrances, ils devenaient de vrais petits tyrans. La fillette surtout paraissait d'autant plus heureuse qu'elle nous voyait plus consternés de ses frasques. Je risquais parfois une timide observation : « Mais voyons, mam'selle Mathilde, vous faites du mal ; ce n'est pas gentil ... »

Elle souriait malicieusement : « Ca m'amuse, moi, là ... » Et continuait de plus belle.

Contre cette raison, toute réplique était vaine.

Sans tarder ils voulurent prendre pour camarade de jeux notre petit Charles [...]

L'expérience prouva bientôt qu'ils souhaitaient l'avoir surtout pour le traiter en esclave, le harceler au gré de leur fantaisie.

Ils l'emmenèrent un jour dans le parc du château où M. Lavallée venait de faire édifier une balançoire à leur intention. Il dut les pousser l'un après l'autre, plus ou moins vite, selon leurs indications, et aussi longtemps qu'ils en eurent le désir. Puis ils le firent asseoir à son tour sur la planchette et le poussèrent tout de travers et violemment, riant bien fort parce qu'il avait peur [...]

Ils croquaient des bonbons. Ludovic, qui avait bon cœur au fond, en offrit à Charles.

« Prends donc, ça te remettra... »

Mais sa sœur intervint : « Maman a défendu qu'on lui en donne... Tu sais bien qu'il n'est pas un petit garçon comme toi ; lui et ses parents sont les « instruments » dont nous nous servons. »

Je ne pus me défendre d'un malaise, d'un sentiment de colère et de révolte, quand mon pauvre gars me rapporta ces paroles. Non pas à l'égard de la méchante fillette, mais bien contre sa mère, qui lui inculquait ainsi le mépris des travailleurs. Je me pris à détester cette grande molle aux allures langoureuses et au regard hautain qui passait ses journées – au dire des domestiques – à demi couchée sur un canapé, en longues flâneries coupées de petites séances de piano ... » [chapitre 34].

Le chef de ferme

Vers 1850 «... Étant chef de ferme, je me sentais u peu roi. Les responsabilités me pesaient souvent, mais j'étais fier de m'asseoir au haut bout de la table, à côté de la miche dans laquelle je coupais de larges tranches au commencement de chaque repas ; j'étais fier surtout d'avoir, au cercle de la veillée, la place de coin, la place d'honneur ... » [chapitre 28].

La réussite sociale

Vers 1880 «... Faire fortune, c'est le rêve de tous les travailleurs. Mon frère Louis, un moment, crut l'avoir réalisé. En douze ans, de 1860 à 1872, il avait trouvé le moyen de réserver une huitaine de mille francs. Alors le diable le tenta d'acheter à Montilly un petit bien de quinze mille. Et de s'installer chez lui, et de se monter d'un cheval, d'une voiture à ressorts, d'une peau de chèvre, et d'aller aux foires avec des allures de gros fermier! Sans compter sa partie de mouche à gros jeu tous les dimanches, et les bons repas avec des amis. On le nomma conseiller municipal et il en fut très fier. Quand nous nous rencontrions à Bourbon, il me regardait de haut comme gêné de s'entretenir avec moi.

Claudine, sa femme, plus orgueilleuse encore, portait des caracos à la

mode, des bonnets à double rang de dentelle et une chaîne d'or au cou. Elle s'offrait des douceurs, achetait beaucoup de café et le sucre par demi-pains ...» [chapitre 47].

Le suffrage universel dans les campagnes

1848 «... Il y eut bientôt des élections pour nommer les députés. Je reçus plusieurs papiers à cette occasion, et m'en fus trouver M. Perrier [un ancien maître d'école] pour me les faire lire [...]

J'étais loin de comprendre le sens exact de toutes ces belles phrases. Mais il me parut cependant que les conservateurs usaient de grands mots assez vides de sens, alors que leurs concurrents émettaient quelques bonnes idées pratiques. Je confiai à M. Perrier ma manière de voir : il m'approuva pleinement.

« Dites-le bien à vos amis, à vos voisins : seuls, les républicains ont le désir d'améliorer votre situation. Les autres sont de gros bourgeois qui trouvent excellent l'ancien ordre des choses ; contents de leur sort, le sort des autres leur importe peu. »

J'en fus fortifié dans ma première impression. Mais l'avant-veille du scrutin, pendant que j'étais au travail, le curé vint à la maison. Citant à la bourgeoise plusieurs individus de mauvaise réputation, fainéants et ivrognes, qui criaient bien fort : « Vive la République » dans les rues de la ville les soirs de beuverie, il montra tous les républicains taillés sur ce modèle et conseilla de s'en défier.

« Si ceux-là arrivent au pouvoir, il n'y aura de sécurité pour personne ; ils prendront le bien des honnêtes gens et vivront en rentiers à la sueur du front des autres. Il faut voter pour les conservateurs, représentants de l'ordre et des bons principes ...» [chapitre 19].

Pressions politiques exercées sur les paysans

Vers 1875 «... Venant chez nous en temps de période électorale, il [Monsieur Noris, le propriétaire] avisa des programmes et des journaux envoyés par le docteur Fauconnet, candidat républicain.

« Ne gardez pas ici ces papiers diaboliques. Au feu, les mauvais écrits ! Au feu, les mauvaises feuilles ! Vous attireriez le malheur sur votre famille en les conservant. »

J'objectai que personne ne savait lire.

« Leur présence seule est dangereuse ! » reprit-il.

Et il les jeta lui-même dans la flamme du foyer ; puis annonça : « Le garde [le garde-chasse du propriétaire] vous remettra le jour du vote, à la porte de la mairie, le bulletin à utiliser. Ne vous en préoccupez pas ! ...» [chapitre 45].

Pressions religieuses exercées sur les paysans

Vers 1880 «... Les femmes eurent la visite de Mlles Yvonne et Valentine Noris [les sœurs du propriétaire].

« Victoire, dirent-elles, votre jeune fils a manqué la messe hier.

– Il est allé à Bourbon, mesdemoiselles, il a dû y assister là-bas.

– Nous n'en croyons rien... Charles doit venir chaque dimanche à la messe à Saint-Aubin comme vous tous ; il ira se promener ensuite à Bourbon ou ailleurs, s'il le juge à propos. Dites-lui bien qu'il ne saurait se soustraire à ce devoir dont nous faisons un ordre sans que la chose nous soit connue. Et s'il persistait à désobéir, vous en souffririez tous...

Il fut forcé de s'exécuter, parbleu ! Il dut même, comme moi, aller à

confesse au temps de Pâques. C'était l'unique moyen d'être tranquille ; car les demoiselles nous faisaient épier, je crois, par leur garde et leurs domestiques ...» [chapitre 46].

LES CONDITIONS CULTURELLES DE VIE

LA TRANSMISSION DU SAVOIR

Lire et écrire

Vers 1870 «... Quand le facteur apportait une lettre, Victoire et Clémentine couraient vite chez Roubaud pour la faire lire. Mais lui avait souvent bien de la peine à la déchiffrer, car il était peu habitué à la lecture des manuscrits – et c'était généralement sur une feuille de papier froissée et maculée qu'un camarade obligeant avait griffonné pour le Charles quelques lignes au crayon qui marquaient à peine. Chacune de ces lettres portait la marque des circonstances où elle avait été faite, comme celle du degré d'instruction de celui qui l'avait écrite [...]

Roubaud ne tenait pas à se charger des réponses, prétextant qu'il avait trop d'occupations, mais plutôt en raison de son manque d'habileté. Clémentine s'en allait trouver, au bourg de Franchesse, la fille de l'épicière qui savait écrire. Un jour de la semaine, car le dimanche les clientes de l'épicerie venaient en grand nombre pour le même motif harceler cette jeune fille.

L'ignorance sembla dure pendant ces mois-là [ceux de la guerre de 1870], parce qu'on en fut gêné plus qu'à l'ordinaire ...» [chapitre 37].

L'alphabétisation des campagnes

Vers 1855 «... De diverses façons, les progrès du siècle arrivaient jusqu'à nous [...]

Les écoles commençaient à se peupler. Les commerçants du bourg, les plus huppés des campagnards y envoyaient leurs enfants ; il y avait aussi quelques places gratuites pour les pauvres [...]

J'aurais bien voulu que mon Jean sût lire et écrire pour être à même ensuite de tenir nos comptes. M. Frédéric étant conseiller municipal et ami du maire, je me crus autorisé à lui dire, un jour qu'il félicitait le petit sur sa bonne mine : « Monsieur Frédéric, il lui faudrait à présent quelques années d'école. »

Il tira coup sur coup trois bouffées de sa grande pipe en écume de mer et répondit enfin :

« L'école, l'école... Et pour quoi faire, sacrebleu ? Tu n'y es pas allé, toi, à l'école : ça ne t'empêche pas de manger du pain. Mets donc ton gamin de bonne heure au travail ; il s'en portera mieux et toi aussi ! [...]

Dis-moi un peu ce que tu aurais de plus si tu savais lire, écrire et compter ? L'instruction, c'est bon pour ceux qui ont du temps à perdre. Mais toi, tu passes bien tes journées sans lire, n'est-ce pas ? Tes enfants feront de même, voilà tout [...]

Je te répète qu'il vaut mieux mettre ton gars à garder les cochons que de l'envoyer à l'école ...» [chapitre 31].

Culture traditionnelle et culture scolaire

Vers 1880 «... *Bien souvent, Francis [un petit-fils du narrateur] me demandait des histoires ; il se rappelait m'en avoir entendu raconter à sa sœur et à son cousin, et il voulait les connaître aussi.*

Il s'agissait de ces vieux contes qu'on se transmet dans les fermes de génération en génération [...]

Francis était tout oreilles ; après celui-là, il en voulait un autre, et il me fallait à chaque fois épuiser mon répertoire. Les monstres, les diables, les fées, défilaient à la douzaine, et aussi les princes et les princesses de rêve, – les princesses aux robes couleur d'argent, couleur d'or et couleur d'azur, qui avaient été d'abord gardeuses de dindons. Il y avait des bergers à qui la fée, leur marraine, donnait le pouvoir d'abattre en une nuit des forêts entières et, le lendemain, d'édifier un palais magnifique, grâce à quoi ils devenaient des seigneurs de haute puissance [...]

Cependant Francis ne fut pas long à connaître aussi bien que moi mon répertoire de contes, devinettes et histoires drôles et je ne fus plus à même de l'intéresser. Lui, alors, se mit à me parler de ses choses d'école, des rois et des reines, de Jeanne d'Arc, de Bayard, de Richelieu, de Robespierre, de croisades, de guerres et de massacres. Il avait l'air de savoir tout ce qui s'était passé au long des siècles... Je ne lui prêtais, bien entendu, qu'une attention distraite et n'étais plus d'âge à retenir tout ça... Lorsqu'il me demandait, ensuite, l'année d'une bataille, l'époque d'un règne ou les exploits d'un grand homme, je disais de grosses bêtises, confondant des faits qui s'étaient passés à mille ans d'intervalle. De même pour la géographie, je brouillais au hasard les noms des pays, les fleuves, des mers, des départements et des villes, – ce qui le faisait beaucoup rire ...» [chapitre 51].

LA COMPRÉHENSION DE L'UNIVERS

La perception de l'espace

Vers 1830 «... *Depuis que nous étions au Garibier, je n'avais jamais quitté le territoire du domaine, si ce n'est pour aller à la messe, à Meillers, les jours de fête, quatre ou cinq fois par an tout au plus. Or, d'avoir traversé Bourbon le jour du déménagement, il m'était resté le souvenir vague et confus d'une ville immense avec de hautes maisons, de beaux magasins et des rues si nombreuses qu'il ne devait pas être facile de s'y reconnaître. J'étais fort content d'aller revoir toutes ces choses étonnantes ! ...» [chapitre 5].*

Vers 1835 «... *Le service militaire, alors d'une durée de huit ans, semblait une calamité sans nom. Maman disait souvent, en parlant de mes frères, qu'elle préférait les voir mourir que partir soldats. C'est que les partants [...] gagnaient à pied leur garnison lointaine et ne reparaissaient généralement qu'à l'expiration de leur congé, après un nombre infini de déplacements et d'aventures. Or, dans nos campagnes, on n'avait pas la moindre notion de l'extérieur. Au-delà des limites du canton, au-delà des distances connues, c'étaient les pays mystérieux qu'on s'imaginait dangereux et peuplés de barbares ...» [chapitre 7].*

Vers 1850 «... *La ferme étant située sur la partie montante du vallon, à bonne altitude, nous avons, du haut de l'escalier du grenier, au pignon droit de la maison, une vue magnifique. Il s'étendait, ce vallon, sur une bonne partie des communes de Bourbon, de Saint-Aubin et d'Ygrande [...]* De loin en loin, dans ces cultures, entre ces haies, entre ces arbres, émergeaient les bâtiments écrasés d'une chaumière ou d'une ferme : c'étaient Balutière, Praulière et le Plat-Mizot, disposés en triangle tout près, la Jarry d'en haut et la Jarry d'en bas, un peu plus loin, puis d'autres dont je savais

les noms, puis d'autres, très éloignés, dont je ne savais rien, et enfin, à l'autre extrémité du vallon, le tassement d'un chétif pâté de maisons qui était le petit bourg de Saint-Aubin. Par-delà, on distinguait encore le grand ruban sombre de Gros-Bois et, par temps clair, au-delà, bien d'autres villages, bien au-delà des distances connues, on apercevait, profilant leurs masses noires dans le bleu du ciel, une ligne de pics, qu'on disait appartenir aux montagnes d'Auvergne.

En arrière de notre maison, une vallée étroite aux fertiles prairies précédait un coteau sur lequel se dressait le bourg de Franchesse, au minuscule clocher carré [...]

Combien de gens, au travers des âges, ont grandi, aimé, souffert, dans chacune des habitations qu'il m'est donné de voir d'ici, ou dans celles qui les ont précédées sur l'étendue de cette campagne fertile, sans être jamais allés jusqu'à l'un des points où le ciel s'abaisse !

Cette pensée me consolait de ne rien connaître moi-même hors des deux cantons de Souvigny et de Bourbon ...» [chapitre 25].

Vers 1850 «... Nous nous rendîmes à Moulins à pied [...] Il me souvient que je fus bien étonné en passant sur le pont de l'Allier. Je n'avais jamais vu que l'étroite Burge, de Bourbon, et les tout petits ruisseaux de nos prés, je n'imaginai pas qu'il pût y avoir des rivières aussi larges [...]

En ville, nous nous trouvâmes vite embarrassés. Nous allions lentement, regardant les magasins, en badauds qui n'ont jamais rien vu. Il avait plu le jour précédent et le temps menaçait encore ; nos sabots glissaient sur les trottoirs humides. J'avais conscience que, pour les gens de la ville, nous devions former un groupe ridicule. En effet, les employés de bureau, les demoiselles de magasin qui s'en allaient déjeuner nous jetaient des regards curieux, nuancés d'ironie ...» [chapitre 15].

Vers 1875 «... Il existe ailleurs des terrains différents des nôtres, plus accidentés ou plus plats ; il y a des rivières bien plus larges que celle de Moulins ; il y a des montagnes, il y a des mers... De tout cela nous ne verrons jamais rien !

Et pas davantage les cités importantes, leurs monuments curieux, leurs promenades, leurs jardins publics ; nous ne jouirons d'aucun des attrait ni des plaisirs qu'elles offrent ...» [chapitre 44].

La perception du temps

Vers 1835 «... Mon parrain attendait pour partir qu'on appelât de la maison : car il n'avait pas de montre et, par temps sans soleil, rien ne pouvait le régler que la besogne accomplie ou le degré de faim qu'accusait son estomac. À cause de l'éloignement des villages, nous entendions même rarement la sonnerie de l'angélus de midi qui, arrivant juste au milieu de la tâche quotidienne, aurait pu nous donner une indication ...» [chapitre 8].

LA MAÎTRISE DE LA NATURE

Résistances aux nouvelles techniques d'exploitation agricole

Vers 1845 «... Cette ferme, dénommée « La Bilette », venait d'être achetée par un pharmacien de Moulins, un certain M. Boutry [...]

Méticuleux et tatillon par nature, il avait le tort de prendre au sérieux son rôle de propriétaire gérant. Il aurait voulu nous faire accepter en bloc les théories qu'il puisait dans les livres d'agriculture. Or, ces théories, peut-être sages par certains côtés, étaient si contraires aux habituelles façons de faire que bien souvent, lorsqu'il les développait, nous lui éclations de rire au nez ...» [chapitre 12].

Vers 1855 «... Je n'étais pas de ceux qui aiment se lancer dans les nouveautés, dans les frais, sans savoir ce que seront les résultats. Mais quand j'étais à même de me pouvoir convaincre de la supériorité d'un outil, je l'adoptais sans retard. C'est ainsi que, dès mon entrée à « La Creuserie », je m'étais muni de deux bonnes charrues qui faisaient plus vite que l'araire du bien meilleur travail. J'aurais voulu décider le régisseur à faire chauler nos terres, sachant que tous ceux qui avaient expérimenté la chaux s'en déclaraient enchantés. Mais M. Parent, toujours craintif, faisait la grimace, objectant que ça entraînerait des frais trop considérables [...] hésitant entre la crainte des débours à faire tout de suite et le désir d'augmenter les rendements futurs. Mais la crainte l'emportait et nous en restions là ...» [chapitre 31].

Médecin et guérisseur

Vers 1850 «... Notre petit Charles fut pris soudain d'un mal de gorge à caractère grave ; il refusait de prendre le sein ; sa respiration devint rauque, puis râlante. Victoire le porta d'abord à la sage-femme, puis au médecin, et ça n'avait pas l'air d'aller mieux, bien au contraire. Or, il y avait sur le chemin d'Agonges un homme qui « barrait » les maux de gorge d'enfants ; on venait le trouver de toutes les communes du canton et même d'ailleurs : il sauvait, disait-on, les bébés désespérés par les docteurs. Au cours d'une veillée, l'état du petit parut tellement s'aggraver que nous décidâmes de le lui porter séance tenante.

Victoire l'emmitoufla dans un vieux châle au creux d'un oreiller et je le pris sur mon bras. Elle suivait en pleurant. Nos pas résonnaient lugubres dans le silence nocturne, sur les chemins durcis par le grand gel. Sur les dix heures, nous eûmes la satisfaction de frapper à la porte du guérisseur qui vint ouvrir en caleçon et bonnet de coton : c'était un petit homme déjà âgé, à cheveux grisonnants et figure ingrate. Il marmonna des prières en faisant des signes sur le corps de notre enfant, oignit son cou d'une sorte de pommade grise et lui souffla dans la bouche par trois fois [...] Après qu'il eut fini, l'homme nous rassura : « Il ira mieux demain ; mais, par exemple, il était temps de l'apporter, vous savez... Dès qu'il sera débarrassé, pour hâter sa guérison vous irez faire brûler un cierge devant l'autel de la Vierge. »

À notre demande de paiement, il dit : « Je ne prends rien aux pauvres gens. Mais il y a là un tronc où chacun met ce qu'il veut. » [...]

Le guérisseur ne nous avait pas trompés. Vers le matin, le bébé vomit des matières aqueuses qui ressemblaient à des crachats durcis et, tout de suite soulagé, il prit le sein. Deux jours plus tard, il était tout à fait remis.

Je me suis souvent demandé, sans pouvoir répondre ni dans un sens ni dans l'autre, si cette guérison fut d'effet naturel ou si les simagrées du vieux y furent pour quelque chose. Je sais que nombre de gens, très sceptiques, très fortes têtes, ne craignent pas, encore aujourd'hui, d'avoir recours à ces guérisseurs campagnards pour se faire barrer les dents, ou se faire dire la prière à l'occasion d'une entorse ou d'une foulure. Et d'aucuns prétendent qu'ils en ont du soulagement ...» [chapitre 23].

Regard bourgeois sur la culture paysanne

Vers 1850 «... Mlle Julie partit d'un franc rire.

« Je le retiendrai, ce mot-là, Tiennon, et je le servirai à d'autres qu'il amusera, soyez sûr. Jamais encore je ne l'avais entendu. »

Elle le rapporta sans tarder à M. Frédéric qui ne fut pas long à m'en parler. « Chose, tu as des expressions délicieuses. Je vais avoir prochainement

mes amis Granval et Decaumont ; nous viendrons ensemble et tu tâcheras de trouver des choses drôles comme celles que tu as dites à Mlle Julie, l'autre jour » [...]

Il tint parole. Plusieurs fois, dans le courant du mois d'août, il vint le soir avec ces deux messieurs. Ils arrivaient fumant leurs pipes à l'heure où nous mangions la soupe, s'asseyaient à proximité de la table, nous disant à chaque fois : « Causez selon votre habitude, mes braves, ne faites pas attention à nous. » [...]

Il me fallait leur servir de jouet jusqu'à dix et parfois onze heures [...] Peu leur importait de me faire perdre mon sommeil, car il me fallait être debout le lendemain à quatre heures, comme de coutume [...] Ils ne me faisaient parler que pour ire de mon langage incorrect, de mes réponses naïves et maladroites. S'il m'arrivait de sortir une repartie particulièrement drôle, M. Decaumont tirait son carnet : « Je note ! Je note ! faisait-il. J'utiliserai ça pour des scènes champêtres dans mon prochain roman. » [...]

Je lui en voulais un peu d'inscrire mes réponses pour les publier, pour que d'autres bourgeois comme lui en puissent rire à leur tour. Était-ce donc ma faute si je parlais de façon peu correcte ? Je parlais comme on m'avait appris, voilà tout. Lui, qui était resté sans doute jusqu'à vingt ans dans les écoles, avait pu acquérir la science des belles phrases. Moi j'avais fait autre chose pendant ce temps-là. Et, à l'heure actuelle, j'employais ailleurs sans doute aussi utilement que lui mes facultés : car, de faire venir le pain, c'est bien aussi nécessaire que d'écrire des livres, je suppose ! Ah ! si je l'avais vu à l'œuvre avec moi, l'homme célèbre, à labourer, à faucher ou à battre, je crois bien qu'à mon tour j'aurais eu la place de rire ! J'ai fait souvent ce souhait d'avoir sous ma direction, pendant quelques jours, au travail des champs, tous les malins qui se fichent des paysans ...» [chapitre 26].

Regard paysan sur la culture citadine

Vers 1880 «... Pour mon compte, je dis fort peu de choses, me sentant ridicule de parler si mal à côté d'eux [des parents citadins] qui parlaient si bien, et aussi parce que je n'osais leur poser de questions sur la ville, prévoyant qu'elles seraient pour le moins aussi naïves que les leurs sur la campagne [...]

Je songeai par-devers moi : « Tous les gens des villes doivent être ainsi : ils ne voient de la campagne que les agréments qu'elle peut donner ; ils rêvent des prairies et des arbres, des oiseaux et des fleurs, du laitage, des légumes et des fruits – mais ils ne se font pas la moindre idée des misères du paysan. Et nous sommes sans doute dans le même cas. Quand nous parlons des avantages de la ville et des plaisirs qu'elle offre, nous ne pensons pas à l'existence de l'ouvrier qui vit au jour le jour d'un travail souvent dur et ingrat ...» [chapitre 48].

Joies simples et fiertés des gens de la campagne

Vers 1850 «... La satisfaction intime que j'éprouvais de mon oeuvre était à coup sûr le meilleur de mes plaisirs, et le plus sain. Contempler mes prés reverdissants ; suivre passionnément dans toutes ses phases la croissance de mes céréales, de mes pommes de terre ; juger que mes cochons profitaient, que mes moutons prenaient de l'embonpoint, que mes vaches avaient de bons veaux ; voir mes génisses se développer normalement, devenir belles ; conserver mes bœufs en bon état en dépit de leurs fatigues, les tenir bien propres, bien tondus, la queue peignée, de façon à être fier, quand j'allais, en compagnie des autres métayers, faire des charrois pour le château ; engraisser convenablement ceux que je voulais vendre : mon bonheur était là. Il ne faut pas croire que je visais uniquement le

résultat pratique, le bénéfice légitime qui m'en devait revenir : non ! Une part de mes efforts tendait à cet orgueil de me pouvoir dire : « Mes blés, mes avoines vont être remarqués. Quand je sortirai mes bêtes à la foire, elles auront des admirateurs ... » [chapitre 28].

Sérénité paysanne face à la vie et à la mort

Vers 1890 «... Un à un ceux que j'avais connus s'en étaient tous allés ... Morte, ma grand-mère en châle brun et chapeau bourbonnais. Mort, l'oncle Toinot soldat sous le grand empereur [...] Morts, mon père et ma mère, lui bon et faible, elle souvent dure et mauvaise pour avoir été trop malheureuse [...] Morts, mes deux frères et mes deux sœurs. Morte, Victoire, la bonne compagne de ma vie, dont les défauts ne m'apparaissaient à la fin que très peu sensibles, comme devaient lui apparaître les miens, sous l'effet de l'accoutumance. Morte, ma petite Clémentine, douce et mutine. Morte, ma nièce Berthe, délicate fleur de Paris, des suites d'une couche pénible [...] Morts, tous ceux qui avaient joué un rôle dans ma vie [...] Je les revoyais souvent – ils défilaient de compagnie dans mes rêves de la nuit, dans mes souvenirs de la journée. La nuit ils revivaient pour moi ; mais le jour, il me semblait à de certains moments marcher entre une rangée de spectres...

Et pourtant, pas plus qu'autrefois, l'idée de la mort ne m'effrayait pour moi-même. Ah ! mes premières émotions funèbres [...] lors du décès de ma grand-mère ! Mon serrement de cœur à l'entrée de la grande boîte longue où on devait la mettre, et ma tristesse poignante, sincère, en entendant tomber les pelletées de terre sur le cercueil descendu dans la fosse ! J'avais trop vu de scènes semblables depuis ; et mon cœur à présent restait dur et fermé. À chaque nouveau convoi s'accroissait mon indifférence, au point que j'en étais effrayé moi-même. Et pourtant mon tour approchait d'être couché dans une caisse semblable, qu'on descendrait aussi, avec des câbles, au fond d'un trou béant, et sur laquelle on jetterait par pelletées le gros tas de terre resté au bord, comme la barrière infinie qui sépare la mort de la vie ! ... » [chapitre 57].

LES CROYANCES

La foi du paysan

Vers 1880 «... Selon la coutume de ma jeunesse, j'allais à la messe auparavant un dimanche sur deux à peu près. À chaque sortie dominicale, soit à Bourbon, soit à Franchesse, j'assistais à l'office, désapprouvant les fortes têtes qui passaient ce moment à l'auberge.

Mais j'étais loin de prendre au pied de la lettre toutes les histoires des curés – leurs théories sur le paradis et l'enfer, comme sur la confession et les jours maigres, je prenais ça pour des contes. Le vrai devoir de chacun me semble tenir dans cette ligne de conduite toute simple : bien travailler, se comporter honnêtement, ne chagriner personne, s'efforcer de rendre service quand on le peut, en particulier à ceux qui sont dans la misère et dans la peine... En s'y conformant à peu près je ne puis croire qu'on ait quelque chose à craindre ni là, ni ailleurs. J'avais remarqué comme tout le monde qu'en l'attente de la « vie éternelle » dont les curés parlent beaucoup sans en rien connaître, ils ne font point fi des plaisirs de la terre – spécialement de la bonne cuisine et du bon vin. Sans compter qu'ils passent pour bien aimer l'argent. Je me disais souventes fois que sur cette question du devenir de l'âme, les plus malins de la terre et le pape lui-même n'en doivent pas savoir beaucoup plus qu'un ignorant comme moi, attendu que personne n'est revenu de là-bas pour dire comment les choses s'y passent. Je pensais donc rarement à la mort, moins encore au

« salut éternel », et j'avais délaissé complètement la confession depuis mon mariage. J'en connaissais plus d'un et plus d'une que ça ne rendait pas meilleurs d'être fidèles à cette loi de l'Église. Victoire se confessait, Rosalie aussi : elles agissaient exactement le lendemain comme la veille [...]

Je croyais fermement par exemple, à l'existence d'un être suprême qui dirigeait tout, réglait le cours des saisons, nous envoyait le soleil et la pluie, le gel et la grêle. Et comme notre travail, à nous cultivateurs, n'est propice que si la température veut bien le favoriser, je m'efforçais de complaire à ce maître des éléments qui tient entre ses mains une bonne part de nos intérêts. Pour cette raison, je ne manquais guère les cérémonies où le succès des cultures est en jeu, et continuais fidèlement les petites traditions pieuses qui se pratiquent à la campagne en diverses circonstances. J'allais toujours à la messe des Rameaux avec une grosse touffe de buis et mettais ensuite des branchettes derrière toutes les portes, à côté des petites croix d'osier qu'on fait bénir en mai, des aubépines des Rogations, des bouquets où sont assemblées les trois variétés d'herbe de saint Roch qui préservent les animaux des maladies. J'assistais à la procession de saint Marc qui se fait pour les biens de la terre, et, quelques jours après, à la messe de saint Athanase, le préservateur de la grêle. J'aspergeais toujours d'eau bénite les fenils vides avant d'engranger les fourrages. En ouvrant l'entaille dans les champs de blé, je formais une croix avec la première javelle. J'en traçais d'autres sur le grain de semence au moment du vitriolage, sur chaque miche de pain avant de l'entamer, et enfin sur le dos des vaches avec leur premier lait, après le vêlage. Je ne trouvais pas drôle de voir allumer le cierge quand il tonnait fort. Je soulevais toujours mon chapeau devant les calvaires des routes, et faisais matin et soir un bout de prière. Il y avait sans doute dans tout cela bonne part d'habitude – ces pratiques que j'avais toujours vu suivre me semblaient naturelles. Mais je ne pouvais admettre que manquer la messe un dimanche ou faire gras un vendredi soit des motifs à punition sans fin, pas plus qu'il ne me semblait juste d'attribuer au curé dans la confession le pouvoir d'absoudre tous les crimes ...» [chapitre 46].

Superstitions

Vers 1850 «... Les coqs à l'engrais chantèrent un soir de décembre qu'il y avait de la neige et qu'il gelait ferme. C'était en fin de veillée, vers neuf heures ; nous nous préparions, comme on dit, à user les draps.

« Qu'est-ce qu'ils veulent nous annoncer, ces sales bêtes, fit Victoire tout de suite troublée.

– Pas quelque chose de bon, sans doute », appuyai-je, craintif pareillement.

Nous avons l'un et l'autre cette conviction que c'était signe de malheur d'entendre chanter les coqs à partir du coucher du soleil et jusqu'à minuit – période du silence et du repos.

Cette infraction à la règle aurait dû cependant nous sembler naturelle de la part de ces pauvres poulets à l'engrais qui, ne sortant jamais d'un réduit enténébré, perdaient peu à peu le sentiment des heures. Mais nous n'en pensions pas tant, et nous étions troublés parce que nous avions vu, enfants, se troubler nos proches en pareille occurrence [...]

Comme par hasard, les mois qui suivirent, toutes sortes de malheurs nous vinrent frapper. En prenant de l'âge, je me suis libéré d'une bonne partie des croyances superstitieuses de ma jeunesse ; mais à cause de cela, j'ai toujours conservé la crainte des coqs qui chantent après le coucher du soleil ...» [chapitre 23].

Vers 1850 «... Il n'y avait pas moyen de transformer en beurre la crème qui provenait de cette nouvelle vache. Nous passions à la remuer dans la baratte [...] des heures et des heures ; nous avions les bras moulus de

faire monter et descendre le batillon [...] Je racontai ça le lendemain au père Viradon qui conclut à un mauvais sort. Pareille mésaventure lui étant advenue dans sa jeunesse, un défaisieux de sorts lui avait donné les conseils suivants : « Se rendre un peu avant minuit au carrefour de la place de l'Église et poser là un petit pot neuf de six sous plein de cette mauvaise crème ; tourner douze fois autour de ce pot quand sonneraient les douze coups de minuit, en traînant au bout d'une corde de six pieds de long les chaînes d'attache des vaches ; au douzième tour, s'arrêter net, faire quatre fois le signe de la croix dans quatre directions opposées et partir en vitesse, abandonnant le pot et rapportant les chaînes.

« Couper à chaque bête un bouquet de poils de l'oreille, un du garrot, un de la queue, les tremper dans l'abreuvoir tous les jours de la semaine sainte avant le lever du soleil, les porter à la messe le jour de Pâques et les faire brûler dans la cheminée sans être vu... »

« J'ai fait cela et la réussite a été complète, conclut Viradon [...] ».

Je fus pris d'un fou rire malgré mes embêtements en écoutant le bonhomme raconter d'un air convaincu les détails bizarres de ces diverses cérémonies [...]

Ce fut au curé que Victoire alla conter nos peines. Il vint le lendemain, aspergea l'étable avec de l'eau bénite et nous dit de n'avoir nulle crainte des sorciers.

« Ça tient tout simplement à ce que votre vache a du lait de mauvaise qualité et peut-être aussi à son état de gestation avancée ; améliorez sa nourriture, donnez-lui chaque jour un peu de sel dans une ration de fari-neux : vous verrez que ça ira mieux. »

Nous suivîmes les avis du curé ; il nous devint possible de faire du mauvais beurre qui s'améliora tout naturellement quand, à la belle saison, nos vaches allèrent pâturer sur Les Graux et lorsqu'elles en furent au lait nouveau. Si l'on raisonnait avec sagesse on n'aurait pas souvent, je pense, l'occasion de croire aux sorts ...» [chapitre 23].

La peur

Vers 1870 «... Comme pour donner un sens de punition divine à tous ces maux [dus à la guerre], le ciel souvent se tavelait de marbrures rouges, ou bien, sur un côté de l'horizon, s'empourprait tout entier, au point qu'on l'eût dit voilé d'un suaire de sang. Il ne s'agissait que de phénomènes atmosphériques sans importance auxquels on n'aurait nullement pris garde en temps ordinaire ; mais en ces jours de deuil, de désastre et de misère, cela achevait de donner des idées lugubres. Le ciel rouge annonçait de meurtrières batailles ; c'était le sang des morts et des blessés qui le teignait ainsi. La terreur allait croissant ; on parlait de la fin du monde comme d'une chose très probable. D'ailleurs chaque dimanche, au prône, le curé avivait ces idées de vengeance divine et d'horribles calamités ; il avait l'air content du malheur universel, cet homme, se félicitant presque du visage angoissé de ses paroissiennes et de ce qu'elles avaient abandonné leurs trop belles toilettes des dernières années ...» [chapitre 37].

La mort

Vers 1845 «... Ma grand-mère avait plus de quatre-vingts ans [...] Elle mourut à l'entrée de l'hiver [...] Aussitôt qu'elle eut passé, on arrêta l'horloge, on jeta dehors l'eau du seau de la «bassie» parce que l'âme de la défunte avait dû s'y baigner avant de s'élever vers les régions célestes [...] Cette mort ne changea rien aux coutumes journalières de la maisonnée ; les repas eurent lieu aux mêmes heures, en face de ce lit dont les rideaux tirés masquaient un cadavre. Seule, mettait une note de mystère la bougie qui brûlait à proximité, sur une petite table, à côté du bol d'eau bénite où

trempeait une branche de buis. On s'abstint pourtant de faire l'attelée quotidienne de labour. Mon frère Louis s'en fut prévenir, à Agonges, l'oncle Toinot et sa famille. Mon parrain alla déclarer le décès à la mairie et s'entendre avec le curé pour l'heure de l'enterrement. Je fus chargé, moi, d'aller dans le voisinage recruter des porteurs [...]

Le lendemain, nous étions une trentaine à suivre dans l'épais brouillard froid le char à bœufs qui portait la bière. À l'entrée du bourg on la déposa sur deux chaises empruntées dans une maison voisine. Il fallut attendre là un grand quart d'heure. Le curé enfin venu – avec un enfant de chœur portant la croix, récita quelques prières. Et l'on se mit en route vers l'église, le cercueil porté maintenant par quatre hommes, avec des bâtons qu'ils passaient dans une serviette suspendue à leur cou. De la même façon, après la cérémonie, l'on parvint au cimetière. Là, au moment de l'aspersion finale, ma mère et mes belles-sœurs de pleurer et de sangloter bien fort, – ce qui ne fut pas sans me causer une surprise profonde, étant donné leur crainte si souvent manifestée de voir la disparue durer trop longtemps. Je compris que ces sanglots ne survenaient que pour la forme, parce qu'il était d'usage d'en faire entendre à ce moment. Pour moi, les quelques larmes qui brouillèrent mes yeux au moment de la descente du cercueil dans la fosse eurent au moins le mérite d'être sincères.

Quand tout fut terminé, les parents d'Agonges vinrent déjeuner chez nous. On avait fait quelques préparatifs, acheté du vin et un morceau de viande pour la soupe ; ma mère ajouta une omelette. Le repas dura longtemps et, vers la fin, la conversation s'anima [...]. Cette réflexion me vint que tous les rassemblements se terminaient à peu près de la même manière, qu'ils aient lieu à l'occasion d'un mariage, d'un baptême, d'un enterrement ou de tel autre événement de moindre importance. Pourvu qu'il y ait un repas avec de l'extra, un repas donnant l'occasion de rester des heures à tables, on en arrivait fatalement à émettre des souvenirs où chacun se donnait le beau rôle et en tournait d'autres en ridicule, à raconter des histoires comiques ou osées : hâbleries, grivoiseries, médisances, mensonges et sottises... De ce repas funèbre, seules, les chansons furent ban- nies ...» [chapitre 14].

TABLE DES MATIÈRES	IDENTIFICATION DU TÉMOIN ET DE SON TÉMOIGNAGE	3
	Etienne Bertin et Émile Guillaumin	3
	Quelques jalons de la vie d'Etienne Bertin	5
	LES CONDITIONS MATERIELLES DE VIE	7
	LES POPULATIONS	7
	La maladie et ses séquelles	7
	Exode rural et éclatement des familles	7
	LE CADRE DE VIE	7
	Les effets du climat	7
	L'habitation paysanne	8
	Le château du propriétaire terrien	9
	LES HABITUDES DE VIE	9
	L'alimentation	9
	Le vêtement	10
	L'hygiène domestique	11
	Moyens de transport	12
	LES ACTIVITES DE SUBSISTANCE	13
	Le travail des enfants	13
	La recherche d'un travail	13
	Une vie de travail	14
	LES ACTIVITES D'AGREMENT	15
	Distractions campagnardes	15
	LES CONDITIONS SOCIALES DE VIE	17
	LES RELATIONS D'AFFECTION	17
	Les jeux de l'amour	17
	Le temps des fiançailles	18
	Le choix du conjoint	18
	Repas de noce	18
	Infidélité conjugale	19
	L'affection pour les enfants	20
	La misère, la maladie et la mort	20
	La vieillesse	20
	LES RELATIONS D'AGRESSIVITE	21
	Les antagonismes entre ruraux et citadins	21
	Les campagnards devant la Justice	22
	La guerre et la mobilisation des jeunes paysans	22
	Fausses nouvelles et réactions de peur	23
	LES RELATIONS D'AUTORITE	23
	Propriétaire terrien et paysans	23
	Dépendance économique des paysans	24
	Enfants de propriétaire et enfants de métayer	24
	Le chef de ferme	25
	La réussite sociale	25
	Le suffrage universel dans les campagnes	26
	Pressions politiques exercées sur les paysans	26
	Pressions religieuses exercées sur les paysans	26
	LES CONDITIONS CULTURELLES DE VIE	29
	LA TRANSMISSION DU SAVOIR	29
	Lire et écrire	29
	L'alphabétisation des campagnes	29
	Culture traditionnelle et culture scolaire	30
	LA COMPREHENSION DE L'UNIVERS	30
	La perception de l'espace	30
	La perception du temps	31

LA MAITRISE DE LA NATURE	31
Résistances aux nouvelles techniques d'exploitation agricole	31
Médecin et guérisseur	32
LA CONCEPTION DE L'ETRE HUMAIN	32
Regard bourgeois sur la culture paysanne	32
Regard paysan sur la culture citadine	33
Joies simples et fiertés des gens de la campagne	33
Sérénité paysanne face à la vie et à la mort	34
LES CROYANCES	34
La foi du paysan	34
Superstitions	35
La peur	36
La mort	36